

PRENUMERATA

w Paryżu i na prowincji:

KWARTALNIE..... 4 fr.

PÓŁROCZNIE..... 8 fr.

ROCZNIE..... 15 fr.

Zagranicą:

ROCZNIE..... 18 fr.

TELEFON :

TRUDAINE 61.42

POLONIA

REVUE HEBDOMADAIRE POLONAISE

PARAISANT CHAQUE SAMEDI

ABONNEMENTS

Paris et Départements:

TROIS MOIS..... 4 fr.

SIX MOIS..... 8 fr.

UN AN..... 15 fr.

Etranger:

UN AN..... 18 fr.

TÉLÉPHONE :

TRUDAINE 61.42

REDAKCJA I ADMINISTRACJA — 3^{bis}, rue La Bruyère, 3^{bis} — RÉDACTION ET ADMINISTRATION

22 Janvier 1863

Date mémorable et tragique ! Souvenir toujours vivant de cette grandeur sublime dont ont été marquées toutes les manifestations de l'indépendance polonaise ! Pieusement conservée au fond des cœurs, la flamme sacrée de l'amour du pays a jailli ce jour-là une fois de plus à travers les ténèbres de l'oppression, pour allumer sur l'autel de la patrie un nouvel holocauste et offrir à l'idéal sacré un nouveau sacrifice.

Depuis deux ans, la politique des « pacificateurs » de la Pologne, ne cessait de provoquer dans toutes les classes de la population un mécontentement profond. Plus hardie, plus décidée que les autres, la jeunesse bouillait du désir d'y opposer une résistance active. D'imposantes manifestations avaient été organisées.

Bien qu'expressément pacifiques et ne possédant d'autres armes que des chants nationaux et des prières ardentes qui s'élevaient au Ciel dans de touchantes invocations, ces manifestations avaient été l'objet d'une répression brutale. La troupe avait fait feu sur la foule et le sang polonais avait coulé. L'indignation était arrivée à sa dernière extrémité.

Pour la calmer, les autorités avaient élaboré des mesures appelées à avoir dans la suite une influence décisive sur la marche des événements. Il s'agissait ni plus ni moins que de procéder à une levée en masse, d'enrôler par force et d'envoyer dans les provinces les plus éloignées de l'Empire tout ce que le Royaume possédait de plus décidé et de plus dévoué à la cause nationale.

La nuit du 15 janvier avait été fixée pour l'exécution de ce plan infernal. On le sut bientôt dans les milieux avancés et on décida de s'y opposer par tous les moyens possibles.

Dès le 10 janvier, commença l'exode de ceux qui étaient visés par ces mesures draconiennes. L'organisation révolutionnaire s'employa avec une énergie fébrile à mettre à l'abri de la conscription tous ceux dont les autorités avaient l'intention de se débarrasser. On vit des étudiants, des lycéens, des jeunes ouvriers, des employés des différentes administrations quitter les villes et se réfugier dans les forêts environnantes. A Varsovie, ce mouvement prit des dimensions imposantes. Des détachements entiers se présentaient aux portes de la ville et prenaient la direction de campements organisés au petit bonheur dans les bois voisins, où devait être organisé le noyau de l'armée révolutionnaire.

Les autorités n'ignoraient pas le but dans lequel tous ces jeunes gens quittaient la capitale. Elles étaient parfaitement au courant de ce qui se tramait. Elles auraient pu facilement s'y opposer et étouffer les premières flammes de l'incendie qui allait bientôt embraser tout le pays. Mais elles ne le firent pas. Elles préférèrent tendre à cette jeunesse enthousiaste un nouveau guet-apens. Elles résolurent de la laisser se concentrer dans différents endroits où cela aurait été ensuite un jeu pour la force armée de la cueillir et de la ramener triomphalement à Varsovie. On ne doutait pas que ce plan ne fût facile à exécuter. Les jeunes patriotes ne pouvaient opposer de résistance sérieuse. On savait qu'ils ne possédaient pas d'armes, qu'ils n'avaient aucune préparation militaire et l'on pensait que quelques bataillons de ligne devaient largement suffire pour assurer la réussite de l'opération.

Aussi la police reçut-elle l'ordre de fermer les

yeux sur l'exode des « enfants de Varsovie ». Plus que cela, elle parut même le favoriser. Elle affecta d'ignorer tout ce qui se passa entre le 10 et le 15 janvier et laissa tranquillement franchir les barrières à des détachements entiers de jeunes gens sans leur demander même leurs passeports, comme le voulait l'état de siège. Les barrières de Wola, de Powązki et de Praga restèrent ouvertes jour et nuit et des milliers de jeunes conjurés purent librement sortir de la ville. Ils arrivaient accompagnés d'une foule de femmes et d'enfants qui les reconduisaient jusqu'aux portes, où avaient lieu de touchants adieux. Les églises ne désemplissaient pas. Des prêtres revêtus des ornements sacerdotaux donnaient l'absolution aux jeunes héros, en invoquant pour eux la bénédiction du Ciel.

C'est au milieu de ces scènes émouvantes, prologue funèbre d'un des drames les plus poignants qu'ait connus l'histoire polonaise, que survint la nuit du 15 janvier. Les troupes furent consignées dans les casernes, de forts détachements furent mis à la disposition des postes de police. L'état de siège obligeait tout le monde à être rentré à 11 heures et l'on comptait trouver chez eux tous ceux qui n'avaient pu encore gagner les bois.

Minuit sonnant, l'opération commença. Des détachements d'infanterie et des pelotons de cosaques se répandirent dans toute la ville et cernèrent les maisons où l'on espérait trouver les jeunes gens portés sur les listes de ce recrutement forcé.

La police se faisait ouvrir les portes, pénétrait à l'intérieur et tirait de leurs lits ces malheureux qu'elle emmenait ensuite sous une forte escorte à la citadelle d'où ils devaient être dirigés sur des dépôts. Le matin, l'opération était presque terminée. Des femmes en pleurs se pressaient aux portes de la citadelle espérant en voir sortir leurs frères et leurs fils, et pouvoit les embrasser pour la dernière fois. Sur environ 2.500 jeunes gens désignés à être enrôlés, 559 à peine étaient tombés entre les mains des autorités.

Si le recrutement s'effectua d'une manière relativement facile à Varsovie, il n'en fut pas de même de ceux qui avaient quitté la ville avant la nuit du 15 janvier et que les autorités espéraient cueillir dans les forêts environnantes. Une semaine avait suffi pour donner à ces masses informes une certaine organisation. Des chefs énergiques comme Padlewski, Lewandowski, Langiewicz, Bończa, Rogaliński et d'autres avaient été mis à leur tête par le comité révolutionnaire. Bien que réduits en fait d'armement à des moyens de fortune, les « enfants de Varsovie » résolurent d'opposer une résistance énergique aux détachements envoyés à leur poursuite. De leur côté, ces derniers firent preuve d'une certaine hésitation ; ils ne semblaient pas animés du désir de s'acquitter énergiquement de leur mission. Ils avaient d'ailleurs reçu à ce sujet des instructions secrètes du général Ramsay, le commandant en chef des forces russes du Royaume. De sérieuses mésintelligences existaient entre lui et le comte Wielopolski, dont il aurait vu avec plaisir échouer les plans. Aussi préférait-il que le mouvement révolutionnaire prit une certaine ampleur plutôt que d'être étouffé dès le début.

Somme toute, la chasse aux réfractaires ne donna que des résultats insignifiants. Par contre, certains détachements russes essayèrent des pertes sérieuses. Le 21 janvier, celui du colonel Kozlaninow perdit son chef et 60 hommes, tués et blessés. 18 à peine réussirent à s'échapper. Il en fut de même pour plusieurs autres détachements qui rentrèrent à Varsovie les mains vides.

L'étincelle avait jailli. Le signal de l'insurrec-

tion était donné. Dans la nuit du 22 au 23 janvier, elle éclata dans tout le Royaume.

A part quelques monographies et plusieurs mémoires, cette page héroïque de l'histoire polonaise est encore à remplir. Si la plupart des vaillants défenseurs de la cause polonaise qui y participèrent ont quitté ce monde, la génération qui leur a succédé garde vivant le souvenir de leurs exploits. Fière de l'héritage glorieux qu'ils lui ont légué, elle saura conserver leur mémoire à la postérité. Aujourd'hui, à l'occasion du cinquante-quatrième anniversaire de ces événements tragiques, la pensée se reporte aux heures sanglantes que vécut alors la Pologne.

Hélas ! ce ne fut pas pour la dernière fois que la terre des Piast vit couler le sang de ses fils. Des épreuves encore bien plus dures l'attendaient le jour où la guerre mondiale l'entraîna dans la tourmente.

Comme en 1863, le sort de la Pologne est aujourd'hui de nouveau en jeu. Elle est une fois de plus l'objet de notes et de déclarations internationales.

Espérons qu'un avenir meilleur viendra enfin la récompenser de tant de souffrances et de sacrifices ! Saluons la mémoire des héros qui, en 1863, se dévouèrent pour interrompre la prescription historique et qui, au prix de leur sang, rappelèrent à l'Europe l'importance de la question polonaise.

PAUL DE NIC.

La patrie musicale de Chopin

Plus sensiblement, plus intimement encore — l'œuvre de Chopin est liée à la Pologne par son aspect harmonique — par la structure intérieure des harmonies, des modulations, des dissonances.

Ici se révèle la parenté étroite, l'affinité profonde et mystérieuse de la musique chopinienne avec la langue maternelle du maître.

La langue polonaise n'est pas directement mélodieuse, chantante, riche en voyelles qui créent l'harmonie pure, facile et délicate, la joie sensuelle et passionnée de l'italienne. Le véritable berceau musical du polonais, ce furent : la plaine, la grande forêt, le vent, la tempête... Mais c'est surtout la vie sonore de la forêt qui s'incarne dans la langue de Mickiewicz. Son étonnante richesse en dissonances relève de ce milieu. De là provient également cette abondance luxuriante en consonnes qui dans chaque mot semble conspirer contre l'appareil vocal de l'étranger. Tantôt elles s'entre-choquent, luttent, se cabrent en des sons durs et rauques, tantôt elles s'organisent et s'unissent pour rejaillir en de véritables fusées sonores, éclatantes et pittoresques, tantôt enfin elles s'éparpillent, se brisent et se dissolvent en murmures et en bruissements qui s'éteignent au sein même du silence... Parfois — de tout cet orchestre chuchotant et bruisant se détache un soupir tendre coupé par un sifflement strident et inattendu, ou s'exhale quelque plainte brève, retombant aussitôt en une cascade de caresses fines qui rôdent avec le vent à travers le feuillage. — Ou encore — toute cette foule de thèmes et de motifs musicaux se tord sous une poussée de passion, se transforme en grondements lointains, en souffles larges allant *crescendo* vers une mélodie intense au rythme martelé de l'orage et se termine par les sons purs et forts d'un *grzmot* (gjmote) ou *grom* (grome) au choc puissant et irrésistible.

En d'autres termes — cette vie sonore de la forêt, riches en dissonances, en modulations délicates et inattendues, la vie musicale intense

et multiple, toute saturée de chromatisme fluide, qui se refléta, qui se matérialisa dans la langue polonaise.

Mais cette prodigieuse opulence sonore du polonais, cette vie musicale dissonante, large et capricieuse ne se répète-t-elle pas — en quelque sorte *symétriquement* — dans l'œuvre de Chopin. La première impression musicale de sa vie — ce fut sans doute la voix de sa mère qui la lui apporta avec les petits mots polonais caressants et tendres. — Puis, élève d'un lycée polonais de Varsovie dirigé par Linde (1). — Chopin rédigea (à Szafary pendant ses vacances) une petite revue polonaise, *Le Kurjer Szafarski*, où il s'amusa à écrire et à illustrer de charmantes et spirituelles chroniques de vacances. — Et, dans la suite, il deviendra un admirateur fervent des poètes de son pays, et surtout de l'âme sublime de Mickiewicz possédée par le génie même de la Pologne.

Ainsi — dès son enfance — Chopin recueillit et s'assimila les valeurs musicales du polonais pour les universaliser plus tard en créant le monde vivant de son œuvre. En effet, si l'on contemple l'aspect harmonique de l'œuvre chopinienne — l'atmosphère bruisante du polonais peu à peu enveloppe et nous fascine.

Ce caractère ressort surtout dans les Etudes, dans les Ballades — la troisième en particulier — dans maints Préludes et Nocturnes, dans les Impromptus — celui en *Fa dièse majeur* par exemple, dans le célèbre Scherzo en *Ut mineur* et dans les Sonates — le Final de celle en *Si bémol mineur* surtout.

Parmi des couleurs crues et des dissonances décisives, autour de solutions harmoniques pour ainsi dire fatales — tourbillonnent des bruissements chromatiques, des cadences mourantes, des passages fluides et scintillants — tout un épanouissement tumultueux de sonorités vierges et complexes, évocatrices de la symphonie éternelle de la forêt.

Et même, quand de toute cette fascination ondoyante s'élève un mouvement mélodique dessiné un peu à l'italienne — le fond du paysage musical n'en demeure pas moins étrangement évocateur de quelque clairière soudainement ensoleillée et remplie des sons d'un chalumeau — mais entendus alors comme à travers le flux des blés mouvants, qui semblent avoir appris la douce et bruisante caresse de la langue polonaise. — Car la mélodie — le plus souvent — n'est chez Chopin qu'une accalmie clémentine de l'âme, ou plutôt qu'une nostalgie de l'apaisement exprimé par un unisson exceptionnel et passager de tous les éléments sonores qui s'entre-croisent, qui luttent et qui dramatisent éternellement la vie du Polonais. Parfois — il est vrai — la mélodie résulte aussi d'une sorte de victoire d'un thème qui se dégage de l'étreinte passionnée de la complexité sonore de cette vie, celle-ci étant toujours complexe, multiple et dramatique.

Ainsi la musique de Chopin est liée à jamais au caractère sonore de la langue polonaise.

De même que Palestrina exprime la grâce fluide et la noblesse divine de l'italien, de même que Berlioz suggère l'élan irrésistible, le tempérament passionné et logique du français, de même enfin que Wagner traduit la richesse compacte et le terrible « *geschrei* » de l'allemand — l'œuvre chopinienne vit et respire dans le milieu sonore de cette langue *szelestna* (chelestna et *mocarna*, qui incarne l'âme tendre et forte de la Pologne.

En somme, Chopin a recueilli l'inspiration du peuple polonais; il l'a développée, ennoblie et agrandie, sans jamais rompre les liens qui la rattachent au sol national. Mais si ces liens sont visibles dans le dessin mélodique, s'ils s'accusent dans le caractère harmonique et sentimental, — ils ressortent plus clairement encore dans la structure rythmique de l'œuvre de Chopin et de la création spontanée du peuple. C'est ainsi que dans ses mazoures et ses polonaises on retrouve non seulement le mazour mais aussi le kujaviak et l'oberek populaire (2). Par le rythme, son inspiration atteint les sources les plus profondes et l'essence même de la vie polonaise. Il y a même chez lui une particularité rythmique qui semble traduire l'élément le plus insaisissable du tempérament polonais. C'est le *tempo rubato*; l'exécutant emprunte en quelque sorte une partie de la mesure au temps voisin, pour appuyer,

(1) S. B. Linde fut l'auteur du grand dictionnaire de la langue polonaise.

(2) Il empruntait aussi le rythme du *krakowiak* (la cracovienne, danse de la province de Cracovie), mais très rarement d'ailleurs, étant étranger à cette province: ce qui atteste une fois de plus sa communion intime avec la terre natale.

pour prolonger la mesure suivante; il accentue tantôt une mesure, tantôt une autre d'une manière en apparence imprévue et arbitraire, mais qui dessine en réalité les mouvements les plus intimes de la vie intérieure. L'instabilité, la fluidité même des états d'âme se traduisent ici exactement par le contour et l'intensité de l'inspiration sonore. Cependant, le cadre flexible et mouvant du rythme soutient et modèle le flux amorphe de la vie, fait ressortir son sers intérieur et — en quelque sorte — sa valeur sociale... Car le rythme est la discipline — peut-être même — la seule discipline créatrice de l'homme libre! C'est ainsi que l'âme de Chopin reflète une fois encore l'aspiration indéfectible de l'âme polonaise: disposer de son destin individuel et collectif selon le rythme naturel qui signifie: la liberté.

Et Schumann avait certes raison: les énergies recélées dans la musique de Chopin, ce sont bien des *canons cachés sous les fleurs*. En effet, son œuvre raffermi la volonté nationale, en exprimant la vie de la nation tout entière: tantôt l'immense labeur des multitudes, tantôt la prière large et caressante des blés cédant au souffle de l'orage, tantôt le mystère des forêts et les mystères de sa langue, tantôt enfin son effort héroïque et continu pour vaincre — c'est-à-dire pour vivre.

(Extrait d'une étude, qui paraîtra prochainement à la Librairie B. Rondanez, Paris.)

Z. L. ZALESKI,

Chargé du cours de la langue polonaise à l'École des Langues Orientales vivantes.

SUR LA POLOGNE

II (1).

La France a suivi avec passion pendant le dix-neuvième siècle le douloureux enfantement de l'émancipation. Après 1830, elle avait été la terre d'asile de la Grande Emigration. Mickiewicz, Slowacki, le prince Czartoryski, Niemcewicz, Mochnicki, Lelewel, poètes, historiens, hommes politiques, devinrent comme nos compatriotes. A ces exilés, à la noble cause dont ils étaient les vivants symboles, les Français donnèrent sans compter toutes leurs sympathies. Nul ne le fit avec plus d'ardeur et plus d'éloquence qu'un polémiste de vingt ans, qui écrivait en 1830, dans *l'Avenir* de Lamennais et de Lacordaire, ces lignes émouvantes:

« Enfin elle a jeté son cri de réveil, enfin elle a secoué ses chaînes et en a menacé la tête de ses barbares oppresseurs, cette fière et généreuse Pologne, tant calomniée, tant opprimée, tant chérie de tous les cœurs libres et catholiques. Puisse-t-elle reprendre sa place parmi les nations du monde, cette nation qui a si longtemps lutté pour sa liberté, et qui a gardé pure et sans tache l'antique foi de ses pères! Le monument sacrilège que le dix-huitième siècle nous a légué est effacé de la carte de l'Europe; l'œuvre impie du congrès de Vienne est anéantie... On ne verra plus l'impitoyable diplomatie distribuer les hommes comme de vils bestiaux, et vendre la foi des nations au plus offrant... »

Ceci encore, qui fait venir les larmes aux yeux:

« Chère et sainte Pologne! reçois ce lointain hommage de ceux qui, comme toi, ont prêté serment à Dieu et à la liberté, et qui portent ces noms sacrés inscrits sur le front et dans le cœur. Tu es notre seconde patrie, à nous qui ne vivons que pour ces choses au nom desquelles tu as vaincu. Nous te jetons à travers l'Europe le cri de notre amour. Tes injures sont les nôtres comme ta foi. Ta gloire est à toi toute seule, mais il nous semble qu'elle devient aussi la nôtre, tant nous t'aimons. A toi nos vœux les plus ardents, à toi nos longues et ferventes prières, à toi tout ce que nous avons de dévouement et d'amour, de sainte et pure affection, d'admiration et d'envie... » (2)

Vous avez reconnu l'éloquence généreuse de Montalembert. Ecoutez-le encore, à la tribune de la chambre des pairs, quand on venait d'ap-

prendre l'annexion par l'Autriche de la république de Cracovie en 1846.

« Toutes les fois, dit-il, qu'on a essayé d'anéantir une nation, cette nation est devenue le châiment de la puissance qui a essayé de l'anéantir. La nation opprimée est restée attachée comme une plaie vengeresse, toujours saignante, toujours poignante, aux flancs de la puissance opprimante... »

« Savez-vous, messieurs, ce que rappelle la Pologne écrasée sous le poids de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche? Elle rappelle ce géant de la Fable qu'on avait cru anéantir en l'écrasant sous l'Etna. Loin de l'anéantir, chacune de ses agitations faisait trembler la terre et éclater les volcans... Voilà le symbole parfait de la Pologne; chaque mouvement de son cœur héroïque ébranle l'Europe. On a cru anéantir un peuple, on a créé un volcan. Essayez donc d'en éteindre les éruptions: autant vaudrait essayer d'éteindre le Vésuve... »

« Le droit lui-même après tout n'est qu'un mot, mais c'est un mot immortel; c'est une force que rien n'étouffe, qui vit dans le fond des cœurs, qui y brûle, qui y vit comme une flamme inextinguible, et c'est à cette flamme que Dieu allumera un jour l'incendie de sa justice et de sa vengeance. » (1)

Un jour, en 1861, Montalembert visita les provinces prussiennes de l'ancienne Pologne. Quand il entra dans les églises, les orgues entonnaient le *Boże coś Polskę*, que la foule reprenait en chœur.

« Je plaindrais sincèrement, écrit-il, celui qui pourrait écouter sans que son cœur fût transpercé et sa paupière mouillée, à mesure que ces notes plaintives s'élèvent et retombent une à une, sur un rythme de plus en plus pathétique, jusqu'au moment où l'invocation finale éclate avec un irrésistible élan d'angoisse et d'amour: *Rends-nous, Seigneur, la patrie, rends-nous la liberté!* »

La Pologne russe avait été interdite à Montalembert; on ne voulait pas qu'il fût témoin de certaines scènes de violence. Cependant il en eut connaissance, et à son retour il en publia le récit dramatique dans un célèbre article du *Correspondant*, intitulé « Une nation en deuil ». L'article se terminait ainsi:

« Salut donc, ô chère et noble Pologne! Si Dieu prolonge ton épreuve, c'est pour te rendre plus digne d'une glorieuse émancipation. Salut, Niobé des nations! Salut et espoir, comme au type immortel du droit, de l'innocence, de l'infortune, mais aussi de la force, de la vraie force, de la force morale, la seule qui mérite d'être servie et admirée ici-bas! » (2)

Après ce grand nom, après ce prince du verbe, cet apôtre à l'ardeur dévorante, il y a quelque pudeur pour un voyageur modeste à parler de lui-même.

Avant la guerre, j'avais déjà fait deux courtes visites à Varsovie. Permettez-moi de redire ici quelques paroles que je prononçai au « Foyer », après mon premier voyage.

« J'arrivai à Varsovie un dimanche. Je m'informai de l'église où je pourrais rencontrer la société polonaise. On m'indiqua Sainte-Croix, dans le faubourg de Cracovie, l'église qui est comme le Panthéon des gloires nationales: elle renferme un monument à la mémoire de Chopin. J'assistai à la messe de onze heures, mais que j'étais loin de la messe de onze heures de certaines églises « très parisiennes »! Sainte-Croix était pleine de fidèles à en faire éclater les murs. Tous, hommes, femmes, enfants, quelques-uns en toilette, le très grand nombre en vêtements simples ou même pauvres gens, un livre ou un chapelet à la main, debout ou agenouillés sur les dalles, tous priaient dans un silence, dans une attention, dans une ferveur qui me convainquit que pour nos frères catholiques de Pologne, la prière n'était pas une habitude apprise; c'est l'élan du cœur qui débordait

(1) Sur l'indépendance de Cracovie. Discours du 21 janvier 1847.

(2) *Œuvres*, t. IX, p. 103, 109.

de foi, qui vient offrir à Dieu ses misères et ses espoirs, du cœur qui sait aussi que le catholicisme est dans les pays de la Vistule la fidélité du souvenir patriotique...

« Les Polonaises ont été appelées les Parisiennes du Nord ; elles ont votre grâce, mesdames, votre élégance, elles ont même la facilité de votre langage, la pureté de votre accent ; ce sont bien vos sœurs. J'eus l'honneur de causer assez longuement avec plusieurs d'entre elles, comme je le ferais avec vous ; je veux dire par là qu'elles parlent le français avec une aisance surprenante, avec un accent à peine perceptible, musical, qui leur est un charme de plus. »

Sur le chapitre des Polonaises, Jean Le Laboureur a écrit en 1648 quelques lignes savoureuses ; il avait accompagné en Pologne la maréchale de Guébriant, quand celle-ci, avec le titre d'ambassadrice extraordinaire, conduisait Marie-Louise de Gonzague, qui allait épouser le roi Ladislas VII Waza.

« Les gentilhommes polonais, dit Le Laboureur, ont entre autres vertus celle de bien traiter leurs femmes. Le mauvais ménage y est très rare... Il est ordinaire que les femmes gouvernent la maison, dont elles ne sortent que rarement, parce que les Italiens, qui ont porté quelques-unes de leurs coutumes en ce pays, y ont fait entrer aussi une espèce de jalousie ; mais elle est modérée, elle paraît plutôt amour que défiance, et les dames croiraient être méprisées, si leurs maris ne témoignaient ce soin. Les Moscovites leurs voisines sont bien d'une autre humeur ; car elles n'estiment pas qu'un mari doive seulement être jaloux, elles veulent encore être battues ; autrement, elles ne croiront jamais d'être aimées. Les dames polonaises s'occupent ordinairement aux ouvrages de tapisserie et font merveille de l'aiguille... »

« Elles ne sont pas toutes fort belles et manquent un peu de vivacité au teint, ce que j'attribue aux poêles, où elles sont souvent des six à sept mois entiers. (Qu'elles ne soient pas toutes fort belles, c'est possible, là comme ailleurs ; mais il y a bien peu de Polonaises qui ne possèdent d'une manière éminente la séduction et la grâce, la grâce, vous le savez, plus belle encore que la beauté.) »

« Les femmes y sont honnêtes, civiles et de peu de malice ; la coquetterie n'y est point en usage ; aussi n'y ont-elles point le naturel porté. Elles sont simples en leurs mœurs et pompeuses en leurs habits. » J'ajouterai ici un mot au texte de Le Laboureur : pompeuses aussi en leurs colliers de perles.

Le prince de Ligne a parlé de la Pologne et de ses habitants avec un enthousiasme qui n'est que l'expression de la vérité. « Qui n'aimerait pas, a-t-il dit, la Pologne. les Polonais et surtout les Polonaises ? l'esprit, le courage des uns, la grâce et la beauté des autres, qui ont toutes, même celles qui sont les moins aimables, une élégance, un piquant et un charme supérieurs à toutes les femmes des autres pays ? Qui ne préfère pas aux autres villes le séjour de Varsovie, où règne le meilleur ton de la France, joint à une tournure orientale ; le goût de l'Europe et de l'Asie ; l'urbanité des mœurs des pays les plus civilisés ; l'hospitalité des pays qui ne le sont pas ? Qui n'admire pas la nation où l'on trouve des figures nobles ou agréables, les manières douces ou simples, de la politesse ou de la franchise, de la prévenance dans la capitale ou une rudesse de bonhomie dans les campagnes ; la compréhension facile, la légèreté et l'agrément de la conversation, une bonne éducation, tous les talents, ceux des langues, des exercices du corps, et surtout l'équitation, l'instruction, un bel organe, de l'éloquence, de la générosité, le faste de la représentation, le goût de la dépense et des beaux-arts, le luxe, la galanterie, les fêtes, les spectacles de société, les danses nationales, le costume un peu sauvage, les usages extraordinaires, la munificence, la facilité à vivre, la bonté, la sensibilité, et de la reconnaissance ? »

Disons encore que si les Polonaises aiment

notre littérature et notre histoire, elles sont éprises d'œuvres sociales, elles sont féministes dans le meilleur sens du mot. Elles dirigent je ne sais combien de cercles d'ouvrières, de fermières, de domestiques ; elles organisent des cabinets de lecture ; elles luttent contre la misère et la littérature malsaine. Je me rappelle avoir visité à Varsovie un syndicat féministe, dirigé par des dames de la société polonaise et par des femmes de lettres : je crus visiter une ruche pleine d'abeilles diligentes, au travail méthodique, à l'activité féconde.

* * *

Je n'avais fait qu'entrevoir la société polonaise dans mes deux voyages trop rapides à Varsovie et à Lodz. Un séjour d'environ six semaines à Moscou il y a juste un an m'a permis de prendre intimement contact avec le monde polonais. Car la ville du Kremlin, comme Kiew, comme Petrograd, comme tant d'autres villes de la Russie, est devenue, depuis la perte de Varsovie et l'évacuation du Royaume, le refuge de milliers et de milliers de Polonais. De ces relations, qui me sont restées très chères et très présentes, laissez-moi vous dire simplement deux épisodes.

Le cercle polonais de la « Lutnia » m'avait invité, avec mes compagnons de voyage et amis Charles Richet et Georges Gavoty, au dîner de la « vigile de Noël » ; ce dîner réunissait à l'hôtel Métropole, le 24 décembre 1915, sous la double présidence de M^{me} la princesse Mathias Radziwill et de M^{me} Alexandre Lednicka, l'élite de la société polonaise qui était réfugiée à Moscou. Suivant la mode de la Pologne, la table était décorée avec les produits de la terre, gerbes de blé, petites boîtes de paille, petits paquets de légumes ; des banderoles aux couleurs polonaises reliaient les petits sapins encadrés de bougies qui garnissaient la table d'une extrémité à l'autre. Avant de s'asseoir, les convives, fidèles à une tradition touchante, avaient rompu entre eux le « pain de l'offrande », c'est-à-dire que s'offrant mutuellement les morceaux de pain azyme qu'ils tenaient à la main, ils les avaient rompus en prononçant des vœux de joyeux Noël. Le « pain de l'offrande » ainsi rompu en commun, les convives sont liés les uns aux autres par une sorte de confraternité mystique ; ils n'ont plus qu'une pensée, celle de la grande fête qui les rassemble.

Cette vigile de Noël, qui était pour les fugitifs de Pologne leur première réunion solennelle loin de leur patrie, eut un caractère particulièrement émouvant. A la fin du dîner, les convives échangèrent leurs signatures sur les cartes du menu ; ils tenaient à conserver un souvenir de cette soirée religieuse et patriotique. Au cours du dîner, M. le comte Ladislas Sobański et M. Georges de Zdziechowski prirent la parole. En excellent français, ils souhaitèrent la bienvenue aux trois étrangers qui étaient assis à la grande table de la colonie polonaise ; ils parlèrent des misères et des espérances de leur noble patrie. Mes amis et moi, sous le coup d'une émotion sincère, nous leur répondîmes. Polonais et Français, nous fûmes, je puis le dire, tous éloquents ; car nous eûmes ce soir-là la véritable éloquence, l'éloquence qui vient du cœur.

(A suivre.)

G LACOUR-GAYET,
Membre de l'Institut.

Dans les vues élevées, que nous croyons appartenir à la véritable politique de la France, à sa destinée, à sa glorieuse ère de 1789, comme à celle de 1830, loin que la Pologne soit condamnée à périr, elle est appelée à vivre, à vivre de la vie d'un grand peuple. L'épée contre laquelle se sont brisées les invasions musulmanes est l'épée de la civilisation et, nous le demandons, dans quel coin du monde y a-t-il une population de trois millions d'hommes aussi capable, aussi digne de manier cette épée que celle qui vient de s'enterrer sous les murs de Varsovie ? Oui, Polonais, oui, frères d'armes, nous nous reverrons ! C'est pour la commune patrie que vous êtes tombés ! Nous acquitterons la dette de la reconnaissance et de l'honneur.

ARMAND CARREL (Les articles d'Armand Carrel pour la Pologne Librairie Dentu, 1862, p. 63.)

Une page d'histoire politico-religieuse

L'AFFAIRE DE THORN

16 juillet 1724

La principale préoccupation du Roi de Pologne était d'obtenir une plus grande extension du pouvoir royal et de transformer la République en un empire absolu. Ce désir égoïste fut encore avivé par le succès de la Confédération de Tarnograd qui s'était prononcée contre son projet de placer son fils sur le trône de Pologne. Aussi, pour réussir dans ses visées personnelles, Auguste II devait être fatalement amené à faire appel au concours des empires de l'Est et de l'Ouest de son royaume. Mais la Prusse, aussi bien que l'Empire moscovite, n'avaient aucun intérêt à seconder ces vues d'ambition et cela, dans la crainte d'avoir, sur leurs frontières respectives, un voisin trop puissant. Dans le but de calmer cette crainte et de dissiper de telles appréhensions, le Roi Auguste se déclarait tout disposé à abandonner à la Prusse comme à la Russie certaines parties du territoire de la République, en échange de leur concours en vue d'assurer à son fils la transmission du trône de Pologne. Tous ses efforts tendaient à leur prouver que le royaume de Saxe pouvait s'augmenter sans que la puissance de la Pologne grandît de ce fait. Ces calculs dynastiques sacrifiaient le pays qui l'avait élu Roi. Mais, en bon Allemand qu'il était, Auguste n'était pas homme à s'embarasser de tels scrupules !

Dès le mois de juin 1724, il avait fait communiquer à la Cour de Berlin, par l'entremise d'un banquier du nom de Behrend Lehmann, surnommé le *Juif de Cour*, un traité secret d'où il appert que « le Roi de Pologne se proposait de partager les territoires de la République entre « la Maison de Saxe, le Brandebourg, le Tsar et « l'Autriche (1) ». dans le but égoïste d'assurer à sa dynastie la succession éternelle du trône de la Pologne, telle que le partage proposé aurait déterminé les frontières. Ainsi, près de cinquante ans avant le démembrement de 1772, les stipulations d'un partage éventuel du Royaume de Pologne sont proposées par un Roi dont le premier devoir était de conserver dans toute leur intégrité les territoires qui formaient l'apanage qui l'avait placé sur le trône !

Le Ministre d'Auguste, le Comte Flemming soutenait ce plan de toute son influence et ce fut lui qui suggéra à son maître l'idée d'envoyer à Berlin son confident le plus intime, le Comte Manteuffel. Celui-ci arriva en août à la Cour de Frédéric III où d'accord avec Ilgen, Ministre d'Etat, et Golowkin, Envoyé du Tsar, il travailla à la réussite de ce projet de démembrement. Ces négociations secrètes échouèrent, mais pour être reprises en 1732 et 1733 entre Manteuffel, l'agent Prussien Grumbkow et le Maréchal Biberstein. La mort d'Auguste étant survenue, elles ne purent pas aboutir (2).

Si on veut bien remarquer que la triste affaire de Thorn s'est passée en l'année 1724, on ne sera pas sans observer qu'elle a eu lieu entre ces deux projets de partage de la Pologne 1721 et 1732, conçus, comme on vient de le voir, par Auguste II dans un but purement dynastique. Ne serait-on pas là en possession du fil conducteur qui permettra de débrouiller l'écheveau de l'affaire de Thorn qui apparaîtra, dès lors et sans conteste possible, comme une simple intrigue politique où le côté religieux ne joua qu'un rôle très secondaire ?

La sentence du tribunal des assesseurs de Varsovie fut prononcée le 16 novembre 1724. Elle porta cependant la date du 30 octobre sur l'arrêt de condamnation ! quelle peut être la raison de cette antédote qui n'est certainement pas l'œuvre du hasard ? La voici.

Dès le 13 novembre, la Diète réunie à Grodno avait décidé que l'affaire de Thorn devrait être examinée avec le plus grand soin. Une pareille résolution déjouait tous les calculs du Roi Auguste. Que fait-il ? Dès qu'il a connaissance de la décision de la Diète, il contresigne, en l'antidatant de 18 jours, la sentence du tribunal assessorial (3)

(1) L'Empereur d'Autriche devait recevoir Spire ; le Tsar la Lithuanie sauf la ville de Vilna ; la Prusse, toute la rive droite de la Vistule, à l'exception de Danzig ; le reste de la Pologne était concédé à Auguste II proclamé Roi absolu avec le droit d'hérédité pour la maison de Saxe.

(2) Friedrich Wilhelm I König von Preussen, von Jch. G. DREYSEN, Leipzig, 1869, passim.

(3) TEKA PODOSKI : Enquête sur l'exécution du jugement prononcé dans le procès de Thorn. Posen, 1862.

Malgré les instances du Magistrat de Thorn et celles du Comte Georges Lubomirski qui le supplie d'attendre quelques semaines avant de rendre public l'arrêt de mort prononcé contre les neuf accusés, le Roi fixe *de motu proprio* le jour de l'exécution au 7 décembre (1).

Il se hâte de nommer comme commandant général des forces militaires chargées d'assurer la rigoureuse exécution de l'arrêt du tribunal de Varsovie, le plus servile de tous les ministres polonais, Jacques Sigismond Rybinski, Woievode de Chelm, celui-là même qui, à l'assemblée de Tarnograd, s'était séparé de ses pairs, pour soutenir le Roi contre la noblesse polonaise!

Dans son désir de voir la sentence exécutée sans retard et de pouvoir, en réponse aux démarches faites en faveur des accusés, invoquer le fait accompli, l'Electeur de Saxe, devenu Roi de Pologne, ne recule pas devant la confection d'un faux et antedate l'arrêt du jugement assessorial! Depuis cette année 1724, l'histoire a eu l'occasion de stigmatiser d'autres faux en écriture diplomatique commis par d'illustres compatriotes de l'Allemand Auguste II! Tout le monde connaît la falsification de la fameuse dépêche d'Ems tripatouillée au soir du 13 juillet 1870, par celui des hommes d'Etat allemands qui porte le nom de chancelier de fer! Tant il est vrai que le caractère allemand n'a pas changé à travers les âges, et que, pour arriver à leurs fins, les mêmes procédés bas et honteux sont employés par les Ministres et les Souverains des Empires du Centre de l'Europe! C'est pour eux une vocation maîtresse.

Concluons : on peut résumer toute cette Affaire de Thorn en reconnaissant que les excès commis, le 16 juillet 1724, par la populace ont sérieusement ému l'opinion publique qui a accueilli sans équivoque, l'arrêt du jugement assessorial de Varsovie. L'approbation de ce verdict sincère, mais conforme aux lois de l'époque : voilà tout ce que l'historien impartial peut reprocher au fanatisme polonais.

Au pied de l'échafaud de la place de Thorn s'éteint l'œuvre des passions religieuses. Mais c'est également là que se révèlent les calculs machiavéliques du Roi Auguste II. Comprenant tout le parti qu'il pourra tirer personnellement de ces événements inattendus, il n'hésite pas à les aggraver et à étouffer toute voix qui par humanité ferait entendre des paroles de pitié et de miséricorde. La tête des bourgeois de Thorn a dû tomber sous la hache du bourreau parce qu'en avait ainsi décidé le Roi de Pologne! La responsabilité morale de cette exécution capitale a pesé trop longtemps sur la Pologne, sur son bon renom, son honneur et ses institutions politiques! Mais la responsabilité historique du crime de Thorn appartient sans doute aucun à ce triste Auguste II qui n'était pas d'origine polonaise, mais allemande!

Dans cette tragédie dont les origines viennent d'être rappelées, tout esprit impartial reconnaîtra que si la Pologne a été le glaive aveugle, la main responsable du sang versé à Thorn portait au doigt l'anneau royal!

Au moment où je termine la rédaction de ces notes, les Empires du Centre viennent de proclamer l'autonomie de la Pologne-Russe. On a une trop haute idée de l'esprit politique du noble peuple polonais, dont le martyre a duré plus d'un siècle, pour ne pas être assuré qu'il repoussera avec dédain cette indépendance-croupion (2) qui lui est offerte par la duplicité de la chancellerie allemande, pour des buts exclusivement Austro-Allemands!

ALFRED MELON,

Ancien Consul général de France.

FIN

(1) ADRYAN KRZYZANOWSKI : *Ancienne Pologne* - Posen, 1863.

(2) Par analogie au Parlement-Croupion (Rump Parliament) ainsi dénommé en 1659, par les partisans de Cromwell

L'érection du « royaume du Congrès » en Etat vassal ou confédéré de l'Allemagne, selon un projet parfois mis en avant chez nos voisins, n'est qu'un décevant mirage derrière lequel se dissimule l'absorption germanique. Un cinquième ou sixième partage serait ce qui pourrait arriver de plus triste à la Pologne, et les patriotes doivent regretter qu'en 1815 la France ait fait repousser les propositions d'Alexandre 1^{er} et livré la Posnanie à la Prusse et à la germanisation.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU. (*L'Empire des Tsars et les Russes*, t. I, p. 126.)

LIVRES NOUVEAUX

Une Mission diplomatique en Pologne au XVII^e siècle. Pierre de Bonzi à Varsovie (1665-1668), par ANNE-MARIE GASZTOWTT Editions de la Revue « Polonia », 3 bis, rue de La Bruyère (IX). Prix : 1 fr. 50.

Voici un petit ouvrage d'une élégante et précise érudition et qui éclaire d'un jour vraiment nouveau la question de la fameuse mission de Pierre de Bonzi en Pologne au XVII^e siècle. Jusqu'ici cette ambassade n'avait été traitée qu'à un point de vue général et souvent confondue avec des faits plus importants.

Comme l'écrivit l'auteur dans l'introduction de son ouvrage, Bonzi fut plutôt considéré comme grand aumônier et prélat que comme diplomate de Pologne et d'Italie par ses nombreux historiens. C'est un diplomate de l'école de Mazarin aussi facile et galant, quand il le fallait, qu'inflexible et brutal.

A la fin de 1664, Pierre de Bonzi, évêque de Béziers, fut nommé ambassadeur de Pologne. Sa mission était d'assurer l'élection d'un prince français sur le trône. Pour y arriver, Bonzi est persuadé qu'il faut employer la force armée et se débarrasser de l'ex-grand maréchal Lubomirski.

Pressé par l'évêque de Béziers, le roi de Pologne se décide donc à faire une première campagne militaire contre Lubomirski — campagne qui dura de juillet à novembre 1665.

Après cette infructueuse campagne où tout manque dans le camp du roi de Pologne, « il n'y a ni argent, ni munitions, ni subsistances et les Cosaques, excellents soldats, sont nus et mourants de faim », l'affaire de l'élection fut momentanément enterrée jusqu'en avril 1666.

Pendant cette paix qui n'est en réalité qu'une trêve, Bonzi se remet à concevoir projets sur projets, à faire préparatifs sur préparatifs et à prendre les précautions les plus minutieuses pour assurer l'élection du prince de Condé

La deuxième campagne militaire contre Lubomirski s'ouvre en mai 1666.

La France, sur les prières de l'évêque de Béziers, accorde les subsides des troupes, le « quartal » jusqu'au 12 août. Le 31 juillet, jour d'expiration des subsides, la paix est signée à Tégonice. La Cour n'a pas vaincu Lubomirski et elle doit désavouer le projet d'élection qui lui tenait tant à cœur.

Bonzi ne se tient pas pour battu, il fait de nouveaux plans d'élection. Les armes n'ayant pas assuré le trône de Pologne à Condé, il va tenter de l'acheter. Le 6 août 1666, il écrivait : « L'élection est une affaire nouvelle qui commence aujourd'hui. » Il décide Louis XIV à lui ouvrir un nouveau crédit pour se rendre favorables Lubomirski et les principaux magnats.

Après de nombreux pourparlers et des tergiversations sans fin, Lubomirski refuse de signer quoi que ce soit. Mais le 31 janvier arrive la nouvelle de sa mort. « Trois médecins ignorants ont plus fait que toutes les armées du roi de Pologne », écrit-il ce propos Bonzi. Il exulte. Enfin, le 18 mars 1667, le roi Jean-Casimir est prêt à abdiquer en faveur du prince de Condé. Cependant la reine Louise-Marie meurt. Bonzi voit dans ses funérailles une occasion de faire venir le prince de Condé. Il touche donc à son but.

Il avait compté sans Louis XIV qui, par une lettre du 18 juillet 1667, fait crouler tout le projet de l'élection. La mission de l'évêque de Béziers se transforme complètement, il doit, en effet, empêcher l'abdication du roi de Pologne et amener Jean-Casimir à épouser une enfant de treize ans.

L'époque de l'abdication et les conditions sont conclues par un traité secret, le 4 mars 1668, entre Jean-Casimir, Bonzi et le baron de Gises, et le 4 juillet, l'évêque de Béziers regagne la France.

Ce brillant diplomate n'a pas compris les aspirations et les révoltes du patriotisme polonais. On lui doit, cependant, la constitution d'un « parti français » en Pologne.

Un des principaux mérites de ce travail abondamment documenté est de nous révéler, sur la cour de Pologne et sur le caractère de la politique étrangère française au XVII^e siècle, bien des détails que nous ignorions.

Non seulement tous les curieux du passé voudront lire l'ouvrage de Mlle Anne-Marie Gasztowtt, mais tous ceux également qu'intéresse l'histoire des relations de la France et de la Pologne. Les uns et les autres suivront avec une attention sans cesse renouvelée les démarches ondoyantes de l'habile diplomate florentin. Ils trouveront dans le développement même de ses démarches un exemple de cet internationalisme qui fut la marque de la diplomatie aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Les aspects de la question polonaise, par A. KROTKY. (Extrait de la Revue des Etudes Napoléoniennes). Paris. Librairie Alcan.

L'auteur, un spécialiste des plus remarquables des études napoléoniennes, a voulu résoudre la question polonaise en analysant le calvaire de la Pologne pendant l'époque du petit Caporal. C'est dans les intentions du grand Bonaparte, dans ses fautes avouées et expiées à l'île de Sainte-Hélène que M. Krotky a surtout cherché ses arguments politiques.

Dans son étude, à côté d'observations très justes il y a malheureusement beaucoup d'inexactitudes et beaucoup de déductions erronées. Son travail n'apporte aucun facteur nouveau qui n'ait été déjà pris en considération dans les nombreux essais consacrés à la question polonaise, pourtant nous sommes reconnaissants à l'auteur de l'amitié et de l'intérêt qu'il a bien voulu témoigner à notre patrie.

La Pologne d'Hier et de Demain, par STANISLAS POSNER Introduction de Georges Renard, professeur au Collège de France. Librairie Félix Alcan, 15, Boulevard Saint-Germain, 1916. Prix : 1 fr. 25.

L'auteur publie dans cette étude les conférences qu'il a faites à la maison de la rue de la Sorbonne, conférences qu'il a considérablement remaniées et élargies. A l'aide d'arguments nombreux et convaincants, il démontre au cours de trois chapitres intitulés : *L'Autonomie économique de la Pologne, La Lutte pour l'Indépendance, La vie politique en Pologne avant la guerre*, que la Pologne n'a cessé d'être digne de la qualité de nation et qu'elle doit revivre non pour des raisons sentimentales mais positives.

La Pologne a son propre territoire, elle a sa tradition, elle a son peuple laborieux et plein d'initiatives. Les luttes pour la liberté remplissent toute son histoire au XIX^e siècle. Mais si ces différents efforts en 1831, en 1846, en 1863, n'ont pas abouti, du moins les derniers événements ont-ils prouvé la vitalité toujours croissante de ce malheureux pays. Les dernières manifestations nationales de la Pologne révèlent chez elle l'existence d'ouvriers et de paysans conscients du passé de leur patrie et animés du désir de la voir renaître. Aujourd'hui, la Pologne possède de grands centres industriels et une classe ouvrière, il n'est pas jusqu'aux paysans, ces illettrés, qui n'exigent le rétablissement de la langue polonaise à l'école et dans l'administration.

Comme l'écrivit M. Georges Renard dans la préface qu'il a consacrée à l'ouvrage de M. Stanislas Posner :

« La conclusion qui se dégage irrésistible de ce volume, c'est que tant de souffrances, tant de luttes, tant de preuves d'énergie patiente et de foi en l'avenir, ne saurait demeurer vaine. »

Le lecteur français trouvera dans ces pages, écrites surtout à son intention, un ensemble de renseignements propres à éclairer sur le problème de la question polonaise.

POUR LES VICTIMES DE LA GUERRE EN POLOGNE

Quinzième liste de dons reçus par l'Administration de la « Revue Polonia ».

MM. Henri Styczynski, ingénieur, 200 fr. ; — Henri Friediger, 20 fr. ; — M^{me} et M. Brauer, 5 fr. ; — Louis Schmaus, 20 fr. ; — Sielberstein, 40 fr. ; — W. Plucinski, 30 fr. ; — M^{me} Kaizer-Talliot, 2 fr. ; — M. Klapholz, 40 fr. ; — D^r J. J., 75 fr. ; — Paul Bloch, 5 fr. ; — Prof. F. Kozlowski de Toulouse, 5 fr. ; — J. Zaleski, ingénieur, 20 fr. ; — J. H. Frydender, 5 fr. ; — Heinze, prisonnier de guerre, 3 fr. ; — Kujawski, 2 fr. ; — Victor Guretzki, 5 fr. ; — H. Piotrowska, 6 fr. ; — André Soida, 3 fr. 75 ; — J. Bleiberg, 5 fr. ; — M^{me} Pomierski 5 fr. ; — Par l'intermédiaire de M. l'abbé Piaszczyński, la contribution volontaire pour le mois de décembre de Beaulieu et de Saint-Etienne, 52 fr. ; — Par l'intermédiaire de M. l'abbé Piaszczyński, la quête faite pendant l'arbre de Noël à Beaulieu, 75 fr. ; — E. Jedliczeko, 5 fr. ; — Par l'intermédiaire de Mgr le Prélat Léon de Postawka, 62 fr. ; — Par l'intermédiaire de M. Martin Karas, les Polonais de Châteauroux, 41 fr. ; — Vincent Siakowski, 2 fr. ; — Par l'intermédiaire de M. Stéphane Reyer, les Polonais à Beaulieu, 68 fr. 50 ; — L. Kowalski, 22 fr. ; — Par l'intermédiaire de M. A. Weber, les Polonais prisonniers de guerre travaillant à Beaulieu, 252 fr. ; — M. Cros, de Toulouse, 20 fr. ; — Par l'intermédiaire de M. l'abbé Piaszczyński, l'impôt volontaire pour le mois de janvier, 52 fr. ; — Les Polonais de Brunaudières, impôt volontaire, 8 fr.

Total de la quinzième liste : 1.066 fr. 25.

Total des quinze listes : 17.493 fr. 96 entièrement versés par la Revue Polonia dans la Caisse du Comité général à Vevey.

Toute la France est polonaise, depuis le vétéran de la grande armée qui parle de ses frères polonais jusqu'aux enfants des écoles qui nous envoient tous les jours les produits de leurs faibles épargnes pour aider la cause polonaise; oui, toute la France est polonaise. Le gouvernement français, j'aime à le penser, est polonais aussi; mais, au nom de Dieu, qu'il le montre donc d'une manière énergique; car, enfin, ce n'est que par l'énergie que nous pouvons réussir.

Général LA FAYETTE. (Discours à la Chambre des Députés le 1^{er} septembre 1831.)

Propos d'un vieil émigré

VIII

Décidément, les plans machiavéliques des Allemands se heurtent dans le Royaume de Pologne à de sérieux obstacles. La Post de Berlin va jusqu'à avouer que la politique du gouvernement a complètement échoué en Pologne. L'officieuse Frankfurter Zeitung reconnaît elle-même que le nombre des engagés volontaires pour la soi-disant armée nationale est insignifiant. Enfin, la Kreuzzeitung publie la déclaration que le général gouverneur de Varsovie a fait afficher dans les rues de la capitale polonaise la veille du nouvel an. Les termes de cette déclaration ne sont pas faits pour provoquer dans les cœurs des Polonais des sentiments trop tendres pour leurs prétendus libérateurs. « La situation politique créée en Pologne, dit le général von Beseler, par la proclamation du 5 novembre a fait naître parmi le peuple, et particulièrement dans la population des campagnes, l'opinion que l'administration allemande n'avait plus dès lors à commander, que la Pologne était désormais un pays complètement indépendant, devant être exempt des charges de la guerre, qui pèsent aujourd'hui si lourdement sur tous les peuples de l'Europe.

« Cette opinion est fautive. Comme les autorités polonaises ne sont pas encore constituées, il n'existe aucune administration polonaise. Les autorités allemandes ne cessent d'exercer leur pouvoir dans toute leur étendue. Elles n'imposent pas d'ailleurs à la Pologne des charges plus lourdes qu'à l'Allemagne, qui supporte tout volontairement. Nous combattons aussi bien pour votre patrie que pour l'Allemagne. Votre collaboration est nécessaire pour que la guerre qui a libéré votre patrie soit menée à bonne fin. Soumettez-vous donc volontairement aux décisions des autorités allemandes, qui tiennent provisoirement la place des autorités polonaises. J'en appelle à l'esprit patriotique de chacun et je prévient les retardataires et les réfractaires que des peines sévères réprimeront immédiatement toute résistance à l'autorité établie. »

On ne peut pas accuser M. von Beseler de manquer de franchise. Il faut supposer que le soin qu'il a mis à préciser les choses enlèvera les dernières illusions à ceux qui s'étaient laissés aller à des sentiments plus favorables envers l'Allemagne. Peut-on être en effet plus cynique? « Ne pensez pas que vous êtes un Etat complètement indépendant », déclare-t-il aux Polonais.

Ce fameux mot d'indépendance fait très bien dans une proclamation ou dans un discours, mais, dès qu'il s'agit de le transformer en réalité, on fait tout de suite machine en arrière et on déclare carrément qu'il n'y a rien de changé. L'administration polonaise n'est ni plus ni moins qu'un mythe.

Elle n'a jamais existé. Les autorités allemandes n'ont cessé pour un seul instant d'exercer leur pouvoir. Il faut leur obéir, ou sinon le châtement sera terrible. Et à côté de cela, on parle de libération. « Nous combattons aussi bien pour votre patrie que pour l'Allemagne », annonce-t-il à la population de Varsovie; mais on oublie de dire que c'est avant tout pour l'Allemagne, pour son plus grand bien, pour l'extension de ses frontières, pour le renforcement de sa prépondérance parmi les nations du monde entier, que l'on fait tant d'efforts et que l'on invite les Polonais à y participer. Quelle sinistre plaisanterie que le passage où il est question du désir qu'ont les Polonais du Royaume d'être exempts des charges de la guerre! Comme s'ils n'avaient pas encore suffisamment souffert! M. von Beseler affecte d'ignorer que depuis le mois d'août 1914, le Royaume de Pologne sert de théâtre aux com-

battants sur le front oriental. C'est sur son sol que se sont livrées les plus sanglantes batailles, ce sont ses villes et ses villages qui ont logé à tour de rôle Russes et Allemands, selon le flux et le reflux des opérations militaires, ce sont enfin ses campagnes qui sont réduites aujourd'hui à servir de repaire aux Allemands, à ces ennemis séculaires de tout ce qui est Polonais et qui ont l'insolence de se poser en libérateurs. Et les millions de soldats que la Pologne a été obligée de fournir aux belligérants! Seule, l'armée russe en compte plus de 800.000. Et on voudrait que ce pays épuisé, soumis depuis bientôt deux ans au régime le plus dur de l'occupation allemande, dénué de toutes ressources, envoie encore volontairement ses enfants à la boucherie! Vraiment l'espoir était trop naïf! Aussi M. von Beseler a-t-il recours aux menaces. La griffe du Teuton fait son apparition à travers la peau de renard dont il s'était affublé. « Des peines sévères réprimeront immédiatement toute résistance à l'autorité établie », annonce-t-il aux Polonais. Mais les a-t-on consultés au sujet de cette autorité? Leur a-t-on demandé s'ils voulaient l'accepter? Non, on l'a imposée de force et on leur parle aujourd'hui de délivrance et de libération.

UN VIEIL ÉMIGRÉ.

AGENCE POLONAISE CENTRALE A LAUSANNE

— Démenti de Mgr Kakowski, archevêque de Varsovie.

Dans quelques journaux de la Suisse ont paru des notes sur la situation politique dans le Royaume de Pologne, où on donnait des appréciations politiques, avec l'autorisation et au nom, prétendait-on, de Mgr Kakowski, archevêque de Varsovie. De même, en Pologne, le nom de Mgr Kakowski a été mêlé à des discussions politiques en rapport avec le Conseil d'Etat provisoire. A ce propos, Mgr l'archevêque de Varsovie communique à la presse de cette ville ce qui suit :

Dans le pays et à l'étranger, à mon insu, on s'efforce de faire servir le nom et la fonction de l'archevêque à des buts de partis.

En présence de ce fait je déclare catégoriquement que de par ma situation je ne peux me lier avec aucun parti politique, que dans mon action publique et privée je désire me tenir au-dessus des partis, chercher uniquement le bien de l'Eglise et de la nation tout entière, et être le serviteur non des partis, mais de cette nation tout entière. Au nom de la vérité, après la publication dans la presse de la liste des membres du Conseil d'Etat provisoire, liste où figurent « un délégué de l'archevêché », et un « délégué de l'évêché de Lublin », en mon nom et en celui des autres évêques, je rappelle le communiqué du consistoire de Varsovie, publié dans les journaux du 23 décembre 1916, et dont voici la teneur :

« L'autorité archiepiscopale apprend que certains prêtres, travaillant dans diverses institutions sociales, sont considérés comme des délégués de Son Exc. Mgr l'archevêque. Comme l'autorité ecclésiastique désire que les prêtres travaillent dans les institutions sociales, mais cependant ne manquent pas d'accomplir leurs devoirs essentiels en dispersant leurs forces, lorsque des prêtres voudront participer aux travaux des institutions sociales ils devront chaque fois en obtenir l'autorisation des autorités diocésaines. Toutefois cette autorisation ne saurait être considérée comme une délégation spéciale de Son Exc. Mgr l'archevêque, car celle-ci est désignée pour chaque cas particulier par spécification expresse de son caractère. »

† ALEXANDRE KAKOWSKI, archevêque.

Varsovie, le 6 janvier 1917.

— Autour du Conseil d'Etat provisoire.

Dans le compte rendu, télégraphié à la presse étrangère, par l'Agence Wolff, de la première séance du Conseil d'Etat provisoire à Varsovie sont omis les passages des discours des généraux-gouverneurs von Beseler et Kuk, où il est question de l'armée polonaise et de sa participation active à la guerre.

Voici comment s'est exprimé à ce sujet M. von Beseler :

« Pour atteindre ces deux buts (création de la Constitu-

tion de l'Etat et garantie de la liberté recouvrée) vous trouverez, Messieurs, le premier moyen dans votre propre armée, laquelle donnera, tout de suite et d'avance, à l'organisation du nouveau Royaume force intérieure et sécurité extérieure. Veuillez comprendre, Messieurs, la grandeur de cette mission que votre pays doit s'imposer volontairement, aussi longtemps que le développement de votre Etat ne permet pas d'exiger l'accomplissement de cette mission par la voie législative. De concert avec nous, votre valeureuse Légion est prête à exercer votre jeunesse apte à porter les armes pour sa grande tâche patriotique. »

Le général-gouverneur austro-hongrois, Kuk, de son côté a dit entre autres :

« N'oubliez pas, Messieurs, qu'un Etat qui doit être fort et vivace, ne peut être uniquement le présent du sort. La nation elle-même doit contribuer au labeur pénible et plein de sacrifices qui lui fera conquérir son existence d'Etat, elle doit être prête à combattre et à verser son sang pour cet Etat. »

A la fin de son allocution il a invité à informer le peuple entier de cette vérité, afin qu'il la prenne pour guide dans le travail à accomplir.

M. V. Niemojowski, membre du Conseil d'Etat provisoire, a répondu aux généraux-gouverneurs par un discours dont nous reproduisons le passage politique :

« Notre grande tâche sera, à côté des travaux à l'effet d'organiser l'Etat polonais, de créer une armée nationale, sous nos propres étendards, prête à combattre pour le service de la patrie. Nous nous rendons parfaitement compte de la mission historique qui exige l'extension de nos frontières sur les territoires délivrés du joug russe et penchant vers la Pologne. »

Le même M. V. Niemojowski (et non M. Dzierzbicki dont il a été si souvent parlé) a été élu Maréchal de la couronne (président) par le Conseil d'Etat provisoire. M. Niemojowski n'a jamais pris part à la vie politique polonaise. Conjointement à l'entrée en fonctions du Conseil d'Etat provisoire, les autorités d'occupation ont reconnu le caractère polonais aux tribunaux de deuxième instance. Jusqu'ici il n'y avait de polonais que les tribunaux de première instance.

Pourquoi ne reconnaitrions-nous pas l'indépendance polonaise, puisque tôt ou tard il nous la faut, puisqu'elle a importé dans tous les temps à notre politique ?

ARMAND CARREL. (Les articles d'Armand Carrel pour la Pologne. Librairie Dentu, 1862, p. 4.)

NOS BRAVES

René Gruzinski, sous-lieutenant, au 127^e régiment d'infanterie, vient d'être cité à l'Ordre de l'Armée :

« Le 29 août 1916, a, par son énergie et son exemple, maintenu sa section sous un violent feu de grenades et a contribué à faire échouer une attaque ennemie. A été blessé au cours de l'action et n'a quitté son poste que lorsque le calme fut rétabli. »

Alexandre Borzecki, adjudant, observateur à l'escadrille n° 62, vient d'être cité à l'Ordre de l'Armée :

« Observateur d'un dévouement et d'un courage à toute épreuve. Le 17 septembre 1916, a fait une reconnaissance à longue portée de 350 kilomètres. Malgré la présence d'une aviation de chasse adverse très active, a achevé l'accomplissement de sa mission, qui l'obligeait à pénétrer à 100 kilomètres à l'intérieur des lignes ennemies. (Ordre du 28 septembre 1916.) »

Kondratowicz Léon-Marcel-René, adjudant au 401^e régiment d'infanterie, vient d'être décoré de la médaille militaire :

« Kondratowicz (Léon-Marcel-René), M^e 742, adjudant au 401^e régiment d'infanterie; sous-officier brave et plein d'allant. A assuré les services de liaison au cours des attaques d'octobre 1916 avec un remarquable sang-froid et un mépris absolu du danger. »

Golombecki Gabriel, adjudant à la 19^e compagnie du 307^e régiment d'infanterie, vient d'être décoré de la Médaille Militaire :

« Golombecki Gabriel, M^e 015488, adjudant à la 19^e compagnie du 307^e régiment d'infanterie; sous-officier légendaire par sa bravoure. Au cours des dernières opérations, s'est résolument porté avec trois hommes à la rencontre d'une compagnie ennemie, l'a refoulée en lui causant de lourdes pertes, et a ramené vingt prisonniers. Déjà deux fois cité à l'ordre. »

Niedowitz Wasyl, volontaire polonais, vient d'être décoré de la Médaille Militaire :

« Niedowitz Wasyl, M^e 23826, légionnaire de 2^e classe au 2^e régiment étranger; blessé une première fois, a reçu à nouveau une balle au talon au cours d'une charge à la baïonnette, le 9 juillet 1916. »

BULLETIN

● Le Président Wilson et la Pologne.

Dans le message du Président Wilson adressé au Sénat des Etats-Unis se trouve le paragraphe suivant concernant la question polonaise :

« L'égalité des nations sur lesquelles la paix doit être fondée pour qu'elle soit durable doit être une égalité de droits; les garanties échangées ne doivent ni reconnaître ni impliquer une différence entre les grandes nations et les petites, entre celles qui sont puissantes et celles qui sont faibles. Il faut que le droit soit basé sur la force commune, non pas sur la force individuelle des nations de l'union desquelles la paix dépendra. Il ne saurait naturellement y avoir égalité de territoire ou de ressources; aucune sorte d'égalité ne saurait être non plus obtenue dans le développement ordinaire, pacifique et légitime des peuples eux-mêmes. Mais personne ne demande ni n'attend quelque chose de plus qu'une égalité de droits. Et il y a encore quelque chose de plus grave que même l'égalité de droit parmi les nations organisées. Aucune paix ne peut durer ou ne doit durer qui ne reconnait pas et n'accepte pas le principe que les gouvernements tirent leur pouvoir du consentement de ceux qui sont gouvernés et qu'il n'existe nulle part de droit pour passer de main en main, de potentat en potentat, les peuples comme s'ils constituaient un bien. J'admets, par exemple, pour n'en citer qu'un, que les hommes d'Etat de partout sont d'accord pour qu'il y ait une Pologne unifiée, indépendante et autonome, et que, désormais, une garantie inviolable de la vie, de l'honneur et du développement social et industriel doit être assurée à tous les peuples qui ont vécu jusqu'ici sous l'autorité de gouvernements dont les buts ont été hostiles aux leurs. »

● Les protestations polonaises au Landtag prussien.

Les journaux de Berlin apportent des comptes rendus détaillés de la séance du Landtag où est intervenue la question polonaise. Leurs récits montrent combien violente a été l'intervention de M. Korfanty, député polonais, parlant au nom de toute la fraction polonaise.

D'après les journaux, M. Korfanty aurait conclu ainsi : « Cela finira par une rupture. Tous les postes antipolonais sont maintenus dans le nouveau budget. Le gouvernement n'a rien appris ces deux années et demie de guerre. Hier encore, il nous parlait des Prussiens de langue polonaise. Mais a-t-il jamais parlé des Hongrois ou des Russes de langue allemande? Non. On parle toujours des Allemands de Hongrie et des Allemands de Russie. Pourquoi ne parlez-vous pas aussi des Polonais de Prusse? (Bruyante approbation parmi les Polonais.) « Nous ne pouvons accorder la moindre confiance au gouvernement prussien qui ne nous a jamais traités comme ses enfants. Nous exprimons à son égard la défiance la plus profonde et nous élevons la protestation la plus énergique contre cette persistance à vouloir écraser notre nationalité. Nous avons assez des promesses. Nous réclamons des actes. Autrement, nous ne nous fierons plus qu'à nos propres forces. » (Vives approbations chez les Polonais.)

Les comptes rendus officiels avaient déjà donné en entier la réponse du représentant du gouvernement, Loebel, mais ils n'avaient pas signalé les interruptions qui s'élevèrent lorsque Loebel prétendit que l'administration se donne la plus grande peine pour éviter le combat à l'intérieur des frontières allemandes entre Prussiens et Polonais. De nouvelles interruptions, également violentes, s'élevèrent des bancs des Polonais et des socialistes lorsque Loebel déclara qu'il était impossible et inadmissible de faire en Allemagne des différences entre les intérêts polonais et allemands.

Le député polonais Trompeczynski prend la parole pour regretter que l'occasion ait été refusée au parti de répondre aux allégations ministérielles; mais, dit-il, cette occasion nous la retrouverons. On lui retire la parole.

● Les premiers pas du Conseil d'Etat provisoire.

Nous manquons encore de détails précis sur les premières délibérations du Conseil d'Etat du Royaume de Pologne. C'est le 15 courant qu'il a dû se réunir pour la première fois. D'après la *Vossische Zeitung* du 18, il aurait adressé à la population l'appel suivant : «... Le Conseil d'Etat s'efforce de préparer la réunion d'une Assemblée législative ainsi que l'élaboration d'un statut constitutionnel conforme aux besoins modernes et fondé sur l'égalité des droits de tous les citoyens. La création d'une armée polonaise

nombreuse, exercée et bien disciplinée, qui, fidèle à notre grande tradition chevaleresque, fera revivre l'ancienne gloire du glaive polonais, est pour nous une nécessité reconfortante et absolue. Nous savons qu'une telle armée est la première condition d'existence d'un Etat indépendant, elle contribuera à donner à l'Etat polonais ses frontières indispensables et à assurer son prestige. Comme on ne peut pas encore actuellement édicter l'obligation pour tous du service militaire, l'organisation de l'armée sera fondée sur l'enrôlement volontaire, pour lequel nos légions héroïques offrent des cadres tout formés... L'accomplissement des grands devoirs de l'heure présente exige du peuple de grands sacrifices. Le Conseil d'Etat s'efforcera d'adoucir les inconvénients et les charges, conséquence de l'état de guerre. Il faut, néanmoins, prévoir la nécessité de consentir de nouveaux sacrifices indispensables pour que la guerre ait une issue favorable à la Pologne tous les citoyens doivent s'y préparer. La patrie a aujourd'hui besoin de tous ses enfants et aucun d'eux ne doit se dérober à son devoir. »

Le Conseil d'Etat aura probablement à se heurter à une forte opposition de la part des partis modérés du Royaume. Ainsi, le parti démocrate-chrétien publie dans le n° 4 de son bulletin intitulé *Hasto* (« Le mot d'ordre ») un article violent où il s'oppose avec la dernière énergie à un élargissement des pouvoirs du Conseil d'Etat. Ce dernier ne doit être, d'après lui, qu'un organe de discussion dont le rôle se bornerait à élaborer la constitution d'une Diète nationale. S'il entreprend une action quelconque de caractère politique ou militaire et s'il appelle la nation à s'enrôler, le parti démocrate-chrétien, fort de l'appui des nationaux-démocrates, se déclare prêt à résister par tous les moyens.

● Pauvre Silésie.

Nous avons mentionné ici la semaine dernière l'article d'« Un Diplomate » qui, voulant faire une paix séparée avec l'Autriche, avait conçu l'idée de la doter de la Silésie, province sous le joug allemand faisant partie du domaine polonais.

Aujourd'hui, nous constatons une autre annexion concernant cette fois la partie de la Silésie qui se trouve sous la domination autrichienne.

Dans le dernier numéro de la « Nation Tchéque », nous trouvons une carte de la future Bohême tracée sur des bases tout à fait nouvelles.

Jusqu'à aujourd'hui l'organe parisien tchèque revendiquait, en plus de la Bohême proprement dite, la Moravie et la Slovaquie. Bref, il a considéré utile d'agrandir ses frontières, et dans sa carte, il annexe le Tessin, y compris la ville de Biala, convoite les chaînes de montagnes polonaises, Tatra, et une partie des Carpathes.

Au sud-est, la frontière de la future Bohême reste encore ouverte, les lignes noires indiquent pourtant que les Tchèques considèrent non seulement Presbourg comme leur patrimoine mais même la ville hongroise de Ungvar. La « Nation Tchéque », poursuivant l'idée de libérer les peuples opprimés voudrait avoir pour voisins l'Autriche, l'Allemagne et la Russie seulement.

Il nous semblent que les droits des nations opprimées devraient d'abord être respectés par les opprimés eux-mêmes. La question tchéque paraît en France être beaucoup plus simple et moins compliquée que la question polonaise. La « Nation Tchéque » a évidemment le droit de faire sa politique, mais elle ne doit pas oublier que si la Pologne n'était pas complètement libre la Bohême resterait asservie. La « Nation Tchéque » aurait dû chercher à consolider l'union polono-tchéque au lieu d'entamer la délicate discussion des frontières silésiennes entre la Pologne et la Bohême-Moravo-Slovaquie.

● Vilno sous la botte allemande.

M. Fredrik Paasche, le correspondant berlinois d'un journal norvégien, le *Tidens Tegn*, vient de faire un voyage à Vilno. Il donne une description poignante de la misère qui y règne. On dirait une ville étouffée, arrêlée dans sa croissance. Rues sales, maisons abandonnées; pas de tramways, trottoirs délabrés, service d'eau misérable. Pour se réjouir l'œil, il faut regarder les églises. Les rues fourmillent de soldats allemands. La population se compose surtout de mendiants, d'enfants et de femmes en haillons. Les Juifs en particulier paraissent souffrir beaucoup.

● Augmentation du prix de l'abonnement de « Polonia ».

Vu le renchérissement du papier, des frais postaux et des dépenses administratives, nous nous voyons forcés d'augmenter le prix de l'abonnement à partir du 1^{er} janvier 1917.

A Paris et dans les départements :	
3 mois.....	4 fr.
6 mois.....	8 fr.
1 an.....	15 fr.
Le numéro.....	0 fr. 35
A l'étranger :	
1 an.....	18 fr.

Jamais la France n'a reconnu les partages de la Pologne et il ne fut jamais dans son intérêt que ces partages eussent lieu... La Prusse, la Russie et l'Autriche ont souvent demandé à la France de sanctionner les partages successifs de la Pologne et ne l'ont pas obtenu, car l'intérêt de la France et de l'Europe exige que la Pologne existe.

NAPOLÉON I^{er}. (Réponse à la députation polonaise à Berlin, le 19 novembre 1806.)

REVUE DE LA PRESSE

La Liberté du 19 janvier a fait un émouvant récit sur un des derniers exploits des Canadiens.

« Sur la gauche, l'ennemi a offert quelque résistance, lançant plusieurs bombes, mais il a été repoussé. Par ailleurs, dans les tranchées, les Allemands se rendaient assez facilement.

« On a pu remarquer des sous-officiers faisant tout leur possible pour empêcher les hommes de se rendre. Nous avons capturé un mortier de tranchée pour torpilles aériennes, deux mitrailleuses, dont une était attachée au sol par des chaînes.

« Partout où nous avons rencontré une résistance dans les grottes, nous les avons fait sauter. Dans un seul abri, nous avons fait 28 prisonniers. On peut en conclure que les pertes ennemies sont très lourdes, les nôtres relativement très légères. Les Canadiens ont ramené tous leurs blessés. Nous avons fait 100 soldats prisonniers avec un chef de compagnie; tous appartenaient à la 11^e division de réserve composée de Silésiens et de Polonais.

« Nos troupes ont été très satisfaites des résultats obtenus. »

Vient de paraître notre numéro album :

POLONIA-NOËL

consacré à la France et à la Pologne à travers les siècles.

Jamais encore dans un seul ouvrage on n'avait présenté au public un aussi émouvant et complet témoignage de la fraternité séculaire unissant la France et la Pologne. Cette fraternité, ce n'est pas seulement dans les *Annales Militaires* où elle s'est cependant si glorieusement manifestée, que le présent Album l'étudie; c'est dans tous les domaines de l'activité intellectuelle et morale.

A cette œuvre qui nécessitait une érudition considérable, les hommes politiques, les plus éminents, les historiens les plus réputés, les écrivains les mieux doués ont collaboré, notamment :

MM. Arthur Chuquet, membre de l'Institut de France; — Antonin Desbidou, professeur à la Sorbonne; — Paul Deschanel, Président de la Chambre des Députés; — Charles Dupuy, Sénateur de la Haute-Loire; — Edouard Driault, directeur de la « Revue des Etudes Napoléoniennes », Président du Comité Michelet; — Yves Guyot, ancien Ministre; — Georges Lacour-Guyot, membre de l'Institut; — André Lebey, député, membre de la Commission des Affaires Extérieures; — Louis Martin, Sénateur du Var; — Pierre de Nolhac, conservateur du Musée de Versailles; — Stephen Pichon, Sénateur, ancien Ministre des Affaires Etrangères; — Camille Le Senne; — Henri Welschinger, membre de l'Institut, etc., etc.

Magnifiquement illustré de documents rares et anciens, pour la plupart inconnus ou inédits en France, l'Album *Polonia-Noël*, consacré à la France et à la Pologne à travers les siècles, constitue une œuvre d'un intérêt politique, historique et artistique de tout premier ordre.

Les exemplaires sont en vente à l'administration de la revue *Polonia* (3 bis, rue La Bruyère, Paris IX^e) au prix de 5 francs, franco 5 fr. 60. — Il a été tiré cent exemplaires sur papier de luxe. Vingt seulement de ces exemplaires sont mis en vente à raison de 30 francs le numéro.

ZIEMIE POLSKIE

Tydzień ubiegły żadnej poważniejszej zmian na obszarze walk, na Ziemiach polskich, nie przyniósł.

— Rada Stanu.

Oto pełna i ostateczna lista członków Rady Stanu, mianowanej przez władze austro-niemieckie. Listę tę podajemy według « Nowej Reformy » z dnia 11 stycznia.

Dr. Stanisław Bukowiecki, adwokat, — Stanisław Dzierżbicki, ziemianin, — Stefan Dzierżewski, adwokat, — Ludwik Górski, ziemianin, — Ludomir Grendyszyński, dziennikarz, — Stanisław Janicki, ziemianin z garwolińskiego, — Paweł Jankowski, lekarz z Lublina, — Antoni Kaczorowski, inżynier, — Józef Kozłowski, przemysłowiec z Dąbrowy, — Włodzimierz Kunowski z Warszawy, — Michał Łempicki, przemysłowiec, — Antoni Łuniewski, ziemianin, — Andrzej Maj, właściciel z lubelskiego, — Józef Mikułowski Pomorski, dyrektor kursów rolniczych, — Kazimierz Natanson, finansista, — Wacław Niemojowski, ziemianin z Kaliskiego, — Józef Pilsudski pułkownik brygadjer, — ks. prałat Przeździecki z Łodzi, — Franciszek książę Radziwiłł, komendant milicji, — Wojciech hr. Rostworowski, ziemianin, — Artur Sławiński, publicysta, — Stanisław Sokołowski, ziemianin z Piotrkowskiego, — Błażej Stolarski, właściciel, — Władysław Studnicki, publicysta — i ks. Bolesław Sztubryn z Wierzbnika.

Marszałkiem Rady został mianowany Wacław Niemojowski, ziemianin, właściciel Marchwaczy w kaliskim, opatrzonej przez Nową Reformę, przymiotnikami jakościowymi: konserwatysta, bezpartyjny, aktywista i niepodległościowiec.

Rada Stanu zasiadać będzie w Pałacu Krasieńskich, na placu Krasieńskich, gdzie ostatnio mieściła się Izba sądowa. Lecz, do czasu odpowiedniego urządzenia tego gmachu, posiedzenia Rady Stanu będą się odbywały tymczasowo w pałacu Leopolda Kronenberga przy ulicy Mazowieckiej.

— Mowa Korfantego.

Posel polski, Korfanty, podczas obrad Sejmu pruskiego, wygłosił płomienną mowę, stawiając przed oczyma Niemców ich dwulicowość:

« Naród polski » — rzekł Korfanty — « nigdy nie przestał poczuwać się do jednoci. Traktowano go jednak często, jako nieznaczającą siłę. Gdy wojna wybuchła, wielu wołało, iż doświadczenia wojny zmienia stosunek państwa pruskiego do polskiego narodu. Nie uczyniono nic w tej mierze. Zadowolono się obietnicą zmiany, lecz po wojnie. Nasze życzenia nie znajdują posłuchu, co musi naród polski przejmować coraz większą nieufnością. »

Korfanty, dalej, żądał dla Polaków zaboru pruskiego tych samych praw i przywilejów, z których korzystają obywatele pruscy nie Polacy.

« Prawa wyjątkowe są utrzymane w całej mocy, podczas gdy my żądamy swobodnego rozwoju narodowego. Lecz my ufamy Bogu, ufamy dobremu geniuszowi ludzkości i ufamy naszej sile. »

Minister pruski spraw wewnętrznych, von Loebel, bardzo się rozsierdził na niewdzięczność posła Korfantego i Polaków... i zapowiedział, że im bardziej poddani, pruscy, mówiący... po polsku, będą się czuli... obywatelami pruskimi... tem łatwiej rząd i parlament pruski będzie mógł wstąpić na drogę łagodności...

Mowa wygłoszona nie mogła, zakończył von Loebel, pozostać bez odpowiedzi, rząd, wobec takich deklaracji, będzie musiał poczynić kroki, które uzna za właściwe...

Irytacja von Loebła świadczy, iż poseł Korfanty musiał wstąpić niezwykle energicznie i że czekać należy mowy jego, *in extenso*...

— Werbunek na Litwie.

« Kownaer Zejtung » pisze: W łączności z odezwą, ogłoszoną w general-gubernatorstwie warszawskiem, wzywającą do wstąpienia do wojska polskiego, także naczelny wódz na wschodzie udzielił pozwolenia, że na jego obszarze mogą zgłaszać się ochotnicy. Ludzie, pragnący dobrowolnie zgłosić się do wojska polskiego, powinni udać się do swoich naczelników powiatowych lub komendantów etapowych, gdzie dowiedzą się bliższych szczegółów.

W związku z tą wiadomością należy wiadomość, że, według pism galicyjskich, na Litwie bawił, jako emisariusz legionów, pułkownik Haller. Między innymi spędził także w ostatnich dniach listopada kilka dni w Wilnie.

— Rola księcia Adama Czartorys kiego.

« Nowa Reforma », z dnia 4 stycznia, pisze dostownie:

« Dzisiejszy warszawski « Głos stolicy » donosi: ostatnimi czasy coraz częściej wymieniane jest w kołach politycznych nazwisko ks. Adama Czartoryskiego, jako reprezentanta tworzącego się rządu polskiego ».

Jakby w uzupełnieniu tej wiadomości, niektóre czasopisma paryskie ogłosiły kandydaturę Ks. Adama Czartoryskiego na regenta.

— Ustąpienie rektora Brudzińskiego.

Rektor Uniwersytetu warszawskiego, Brudziński, nie tylko odmówił wstąpienia do Rady Stanu, lecz, obojętnie, po raz trzeci, i ostatecznie zgłosił swą rezygnację ze stanowiska prezesa Rady miejskiej.

— Na miejsce p. Brudzińskiego Rada Miasta Warszawy wybrała swoim prezesem p. Adolfa Suligowskiego, przywódcę partii realistów i jednego z najwybitniejszych członków Koła Międzypartyjnego.

Wybór ten jest znamienym symptomem chwili i nastrojów większości opinii warszawskiej. Dobrze on wróży o równowadze politycznej Warszawy i upoważnia do spokoju o przyszłość.

— Usuwanie dachów miedzianych w Warszawie.

Pisma warszawskie donoszą: « Od kilku dni dokonywane są roboty, mające na celu usunięcie na byłym soborze prawosławnym, na Saskim Placu, kopuł z katolickiej obecnie świątyni. Roboty te prowadzone są w szybkim tempie. Z kopuły na dzwonicy pozostały jeno wiązania, z innych kopuł w połowie już usunięto żardzewiałe (pozłacane ongiś) blachy. Jak dowiadujemy się, kopuły mają być usunięte całkowicie. »

Towarzystwo opieki nad zabytkami przeszłości wystąpiło do władz okupacyjnych z przedstawieniem o zaniechanie rekwiencji miedzi z dachów pałacu Wilanowskiego, oraz klamek i okuć, przedstawiających wybitną wartość artystyczną i historyczną.

Znaczenie, jakie pałac Wilanowski posiada w szeregu drogiej sercu polskiemu pamiątek narodowych i rola, jaką odgrywa, spodziewać się każą, iż siedziba króla bohatera, której nie tknęła szalejąca wokół pożoga wojny, pozostanie nie-tniętą i nadal, jako symbol chwwały polskiej. »

— Nowy biskup polski.

Ks. Michał Godlewski, prałat archidiecezji warszawskiej, profesor akademii duchownej w Petersburgu, został zamianowany biskupem-sufaganem djecezji łucko-zytomierskiej. Nowy biskup mieszkać będzie nadal w Petersburgu i tymczasowo katedry profesorskiej przy akademii nie opuści. Donoszą o tem pisma warszawskie.

— Z uniwersytetu warszawskiego.

Na półrocze zimowe bieżącego roku zapisało się na uniwersytet warszawski 1127 studentów, w tej liczbie 149 studentek. Cyfra ta rozdziela się na poszczególne fakultety w następujący sposób: Na wydział prawniczy uczęszcza 534 słuchaczy i 11 słuchaczek, na lekarski 800 w tem 55 słuchaczek, na filozoficzny 393 w tem 83 słuchaczki. Ponadto są jeszcze kursa farmaceutyczne liczące 105 słuchaczy i 10 słuchaczek.

Od 8 stycznia 1916, istnieje przy warszawskim uniwersytecie kasa chorych. Każdy student obowiązany jest przy wpisie uiścić opłatę kasową w kwocie 4 marek i za to ma prawo do bezpłatnej porady lekarskiej i bezpłatnego otrzymywania lekarstw we wszystkich aptekach. Kasą chorych zarządza kuratorium złożone z rektora, jako prezesa, sędziego uniwersyteckiego, jednego z członków ciała profesorskiego z wydziału medycznego, oraz 3 studentów, mianowanych przez rektora. Student może być przyjęty i leczony w szpitalach miejskich na koszt kasy przez cztery tygodnie.

— Przedświt.

W Kijowie zaczął wychodzić dwutygodnik literacki, ilustrowany, « Przedświt ». Redakcja spoczywa w rękach p. Eugenji Żmijewskiej. Na całość pierwszego numeru składają się, między innymi, prace pp: Gustawa Olechowskiego, Stanisława Pięnkowskiego, Dr. Józefa Flacha, W. Dąbrowskiego, Ratulda, Anny Grudzińskiej i E. Żmijewskiej.

W artykule p. Ratulda znajdujemy tę słuszną a trafną przesłankę polityczną:

« Naród polski bez zjednoczenia nieprzestanie chylić się do pomniejszenia i upadku. »

« Bo naród polski, podzielony, traci nieopstrzeżenie miliony swoich jednostek. »

« Długość naturalny Polaków jest taki, że, co trzydzieści prawie lat, winien się w cyfrze podwajać. »

« Sto lat temu, było nas około dziesięciu milionów. Dziś więc winno być około 80 milionów, a jest 35 ! »

« Germanizacja, amerykańizacja, rusyfikacja, litwinizacja, rutenizacja — zabrały nam, w ciągu wieku, 55 milionów ludzi! Miał wielkiego narodu, mamy mały naród! »

« Prawno polityczne zjednoczenie i niezawisłość polityczna narodu jedynie może położyć tamę temu zatrąceniu gatunku. »

Nowemu Koledze zasylamy życzenia pomysłności i największego rozkwitu.

28 MILIONÓW POLAKÓW

Dnia 4 bm. znany geograf polski, prof. Romer, wygłosił w sali lwowskiego Koła literackiego, niezwykle interesujący odczyt na powyższy temat, oparty na dokładnych zestawieniach statystycznych. Prelegent starał się przedewszystkiem w wywodach swych, opartych na gruntownych studjach, wykazać poważne szczyrbę, jakich w naszym organizmie narodowym dokonują władze, przeprowadzające spisy ludności przez swoją politykę spisową. — Mowca wykazał, że w Galicji, która posiada 48 0/0 Polaków, 42 0/0 Rusinów i 10 0/0 żydów, polityka spisowa nie szła nigdy w parze z polityką ogólną, że polityka szkolna nie szła po linii narodowej. W połowie powiatów galicyjskich, szkolnictwo polskie było krzywdzone; na 330 000 polskich dzieci, 31 000 musi uczęszczać do ruskiej szkoły, nie mając możności korzystania ze szkoły polskiej. W 21 powiatach, piąta część polskiej młodzieży pobiera nauki w szkołach ruskich. Na Ślązku austriackim, gdzie gospodarzami byli Niemcy i Czesi, liczba Polaków za każdym spisem ludności — mimo polityki — rosła, a spadek datuje się dopiero po r. 1900. Ten sam fakt spadku ludności polskiej, po r. 1900, stwierdzić można w Królestwie Polskiem równoległe z walką między ideą rosyjską a narodowo-polską. Ukaz tolerancyjny wywołał przewrót w polityce. Zaczynają się ludzie « ruscy » innej wiary. Równocześnie dokonuje się ruch w powiecie chełmskim, włodawskim itd., gdzie dochodzi do religijnych demonstracji. W powiatach, granicznych z kordonem austriackim, było cicho, w czem leży dowód, że ruch, jaki powstał w tych powiatach, był polskim a nie rusińskim. Wojna wykazała, że tam Rusinów rzymskokatolickich, ani prawosławnych niema. W Chełmszczyźnie liczba Polaków wzrosła, od 1913 do 1916 r., z jednej trzeciej na trzy czwarte, liczba Rusinów spadła z 40 proc. na 14 proc., w Tomaszowskim liczba Polaków z 36 proc. wzrosła na 75 proc., liczba Rusinów z 52 proc. zmalała na 4 proc.

W Królestwie Polskiem, posiadamy 9.660 000 Polaków. Obalamy fałszywe spisy ludności, stanem wojennym, wprowadzonym w politykę spisową, zatraciliśmy sami pojęcie, czem jesteśmy. Stan naszych wiadomości w tym kierunku jest tak fatalny, iż nawet najlepsi polscy znawcy tych spraw, zamiast protestować przeciw fałszywemu rosyjskiemu spisowi ludności, mówią o Polakach na Litwie i Rusi, opierają się na danych spisach i ilustrują rzecz samą fałszywie. Ważnym dokumentem jest w tym kierunku operat, wniesiony przed kilku laty do Dumy przez Stołypina. Składa się on z narodowościowego spisu ludności, który jest wprost humorystyczny, z katastru własności ziemskiej, z którego nikt się nie dowiedział, ile właściwie ziem na Litwie i Rusi znajduje się w rękach polskich — i ze spisu wyborców do ziemstw, który podaje gmina i który jest jedynym kryterjum polskości na Litwie. Ze spisu tego wynika, iż na Litwie jest 6 proc. Polaków, 20 proc. ziem w polskich rękach, 40 proc. wyborców do ziemstw: na Rusi zaś 4 proc. Polaków, 21 proc. ziem, 35 proc. wyborców do ziemstw. Każda gmina podaje głosujących z wielkiej i małej własności ziemskiej. Na Litwie mamy 48, względnie 52 proc., głosów z wielkiej własności 34, względnie 44 proc., z małej własności, 14 względnie 24 proc. chłopów; na Rusi zaś 43 proc. z głosów wielkiej własności; 29 proc. z małej własności, 18 proc. głosów chłopów. Możemy tą drogą dojść do wyniku, iż, na Litwie i Rusi, posiadamy 5 400 000 Polaków, gdy tymczasem spis ludności wykazuje ich tylko — 4.000.000.

Ta sama polityka stosowana była w Niem-

ezech, walka przedsiębrana przez Niemców w celu odzyskania « własnej » ziemi, kolonizacja itd. W trzeciej dziesiątce XIX wieku, żywioł polski prawie wygasł po miastach; po r. 1830, budzi się w Wielkopolsce nowe życie, po r. 1860 znów odrodzenie. Niemcy, zwątpiwszy w swą politykę, wprowadzili stan wojenny w spisach ludności niedostępnych dla ogółu ludności. Dopiero gdy w r. 1900 ogłoszono spis ludności, ujawnił się sukces polski na całej linii w Poznaniu, Ślązku Górnym itd. Rok 1905, przyniósł dalsze sukcesy, rok 1910 zaś dziwny przewrót. stratę ludności polskiej, jak i pod innymi zaborami. Tymczasem pokazano się ze spisów dzieci w wieku szkolnym, że, choć ludność maleje to liczba dzieci polskich wzrasta. Poznań w świetle statystyki wykazuje 58 proc. ludności polskiej, a 70 proc. dzieci, Bytom 38 proc. ludności a 54 proc. dzieci, Katowice 14 proc. ludności a 39 proc. dzieci itd. Z dat tych wynika, iż mamy w Prusiech 4 000 000 Polaków, nie jak w spisach ludności, 3 400 000.

Na podstawie dat statystycznych, pokazuje się, że w 1910 r. było na obszarze ziem polskich pod trzema zaborami 24 619 000 Polaków; liczba ta wzrosła w r. 1914 na 24 199 000; ponieważ zaś liczba Polaków, rozproszonych po świecie, wynosi 2 000 000 — jesteśmy więc narodem z górą 28-milionowym, a więc szóstym z rzędu tych, które biorą udział w pracy oświatowej, literackiej, w pochodzie kulturalnym ludzkości.

— Chwila stanowcza.

Bracia nasi w Królestwie zbliżają się do chwili przełomowej.

Podotąd stanowisko ich polityczne było jasne, proste i słuszne: zagarnąć jaknajwięcej placówek, placówki te uczynić polskimi, organizować życie społeczne polskie, młodym pokoleniom zdobywać środki naukowe i otwierać im ogniska polskiej oświaty narodowej, ścierać sztuczny nalot niewoli, nieść pomoc setkom tysięcy bezdomnych, ratować, mrąca z wycieńczenia i chorób, dziatwę, mnożyć zastępy pracowników, ogarniać jaknajszersze kregi życia administracyjnego i ekonomicznego kraju.

Bracia nasi każde ustępstwo ze strony, zajętych wojną, szeregów austroniemieckich umieli wykorzystywać, nie bacząc na rzekome « intencje » najeźdźców, rozumieli, że każdy, bodaj najmniejszy, posterunek, któremu można wrócić znanie polskości, jest zdobyczą narodową, jest jednym krokiem naprzód ku dziełu przyszłego odrodzenia.

Tak było do wczoraj, do dzisiaj.

Władze austroniemieckie przekonały się rychło, iż z takim poczuciem siły i teźny trzeba się liczyć, że sile tej nie łatwo będzie narzucić to, co ich proklamacji z dnia 5 listopada jest główną i niezawodną podstawą, co tej proklamacji jest prawdą oczywistą.

Władze austroniemieckie żądają rekruta polskiego, chcą przeprowadzić pobór i oto, uciekają się do fortelu powołania go przez ciało Rady Stanu, ciało mianowane z urzędu, ciało, mające upozorować wobec świata prawną zasadę: *volenti non fit injuria*, — chcącemu krzywda się nie dzieje...

Rada Stanu została ustanowiona. Skład tej Rady nie odpowiada ani woli narodu, ani nie stanowi przedstawicielstwa, jest to ciało pozorujące to przedstawicielstwo. Jako takie, krom mężów zaufania, zjednanych niezawodnie dla planu poboru przymusowego, posiada i takich obywateli, którzy Radę Stanu poczytali za nowy szczebel, wiodący do zdobycia arkanów całkowitej władzy... posiada takich, którzy nadaną sobie powagę będą chcieli ze wszystkich sił wygrać przeciwko temu wszystkiemu, co, ze strony władz austroniemieckich, jest zamachem, jest pożądaniem krwi polskiej i nowego, straszniejszego może tej krwi męczeństwa.

Nakoniec i między tak zwanymi mężami zaufania pp. von Beselera i von Kuka, będą, wierzymy, jednostki, w których zbudzi się poczucie odpowiedzialności, którzy, stanąwszy oko w oko

z Polską całą, nie dadzą się swym protektorom.

W tem przeświadczeniu, żywimy nadzieję, iż Rada Stanu Królestwa Polskiego nie da się zamienić w narzędzie austropruskie, w tem przeświadczeniu, ufamy, że, w stanowczej chwili, łono Rady Stanu drgnie myślą obywateli Polski...

Będą może, którzy pozostaną w komnatach Pałacu Rzeczypospolitej, na placu Krasińskich, lecz będą, którzy, w decydującym momencie, przełożą, również wygotowane już, kazamaty Kistrzynia i Kufsteinu, gdzie, w celach więziennych, czekają na nich cienie tych, co tam ginęli i cierpieli za Narodu polskiego wyzwolenie.

W. G.

PIERWSZE OSTRZEŻENIE VON BESELERA

Oto oryginał słynnego « Obwieszczenia dla Królestwa Polskiego », według tekstu prusofilskiego organu, wychodzącego w Lesznie p. t. « Kraj ».

Charakterystyczny ten apel generał-gubernatora może posłużyć za najlepszą odpowiedź tym, którzy nie mogą zdać sobie sprawy, co czuje i do czego dąży społeczeństwo polskie w Królestwie:

« Sytuacja polityczna, stworzona przez proklamację z dnia 5 listopada, wywołała w szerokich kołach ludności, zwłaszcza wśród ludności wiejskiej, przekonanie, jakoby zarząd niemiecki obecnie nie już nie miał do rozkazywania, jakoby Polska była teraz krajem zupełnie niezależnym, który powinien być w zupełności uwolniony od ciężarów wojny, przyniatających dzisiaj wszystkie narody Europy. Mniemanie takie jest mylne. Ponieważ polskie władze dopiero się tworzą, narazie więc wogóle niema jeszcze zarządu polskiego. Ale i polskie władze musiałyby tak samo nakładać rekwizycje i wszelkie inne ciężary wojenne, jak stojące tymczasowo, na ich miejscu, władze niemieckie.

« Na Polskę nie nakłada się większych ciężarów, niż na Niemcy, które wszystko znoszą z ochotą. Walczymy zarówno za Waszą Ojczyznę, jak za Niemcy i to, czego się od was wymaga, wychodzi tak samo na korzyść Waszej Ojczyzny, jak wysiłki Niemiec. Wasz współdziałanie jest potrzebny do szczęśliwego ukończenia wojny, która Ojczyznę Waszą wyzwoliła. Im więcej poparcia znajdziemy u wszystkich, tem prędzej zakończy się wojna i tem prędzej Królestwo Wasze, wśród błogostawieństw pokoju, umocni się wewnątrz i wzrośnie w potęgę i znaczenie.

« Poddawajcie się zatem chętnie zarządzeniom władz niemieckich, które tylko chwilowo zastępują władze polskie. Pamiętajcie, że znoście ofiary przede wszystkim Waszej ukończonej Ojczyźnie, Królestwu Polskiemu, i że opierając się tym zarządzeniom, działacie przeciwko interesowi własnej Ojczyzny i sami sobie bardzo szkodzić.

« Zwracam się do uczuć patriotycznych każdego z Was; niechętnych zaś i opornych ostrzegam przed surowymi karami, które, na mocy prawa wojennego niechybnie spadną za każdy opór przeciwko obecnej zwierzchności. »

Warszawa, dn 30 grudnia 1916 r.

Generał-gubernator
v. Beseler, generał piechoty.

DOKUMENTY

« Dziennik Kijowski » z dnia 25 zm. podaje urzędowy tekst rozkazu dziennego generała Brusilowa do armji południowo zachodniego frontu. Rozkaz ten, mówiący armji rosyjskiej o Polsce i Polakach, powtarzamy w dosłownem brzmieniu, stanowi on niezmiernie ciekawy i godny uwagi dokument:

« Cesarz niemiecki ogłosił wskrzeszenie Królestwa Polskiego pod władzą jednego z książąt niemieckich i w ścisłym sojuszu z Niemcami i Austrią. Do składu nowego państwa nie wchodzi jednak podbite przez Prusaków i Austrjaków odwieczne ziemie polskie, Poznańskie i Galicja zachodnia, oraz prawdopodobnie część Króle-

stwa Polskiego z Kaliszem, Sieradzem i Częstochową. Nowe królestwo będzie polskiem jedynie z imienia tylko. Niemcy, odwieczni wrogowie Polaków, ogłosili Polskę za samodzielną w tym celu, aby brać Polaków do wojska i wysyłać ich przeciwko ich własnym braciom, walczącym w szeregach armii rosyjskiej. Wojsko polskie, utworzone przez Niemców, wejdzie w skład niemieckiej armii i podlegać będzie dowództwu niemieckich generałów.

« Niemcy nigdy nie życzyli dobrze słowianom, szczególnie Polakom i zawsze łamali swe obietnice. Całe Prusy wyrosły na polskich kościach i polskiej krwi. Niemcy wyniszczyli słowian nadbałtyckich, należących do polskiego plemienia. Jako rzekomi przyjaciele, niemieccy krzyżacy wyprosili dla siebie ziemię od księcia polskiego, Konrada Mazowieckiego, a później sami usiłowali Polskę podbić i prowadzili z nią krwawą wojnę. Potomkowie Krzyżaków, Prusacy, również często oszukiwali Polaków, korzystając z ich łatwości. W r. 1788, król pruski Fryderyk Wilhelm zawarł z Polską przymierze przeciwko Rosji, a w parę lat później sam przyłączył do Prus większą część rdzennych ziem polskich z Warszawą. W ten sposób, ufając obietnicom pruskim, Polacy prowadzili swoje państwo do zguby.

« Dziś, potomek wiarołomnego króla pruskiego — Wilhelm Hohenzollern, który wydzierał w Poznańskim Polakom ziemię i zabierał im mówić, a nawet modlić się po polsku, zapewnia Polaków o swej przyjaźni. Jestem głęboko przekonany, że, służący w szeregach powierzonych mi armii, Polacy nie dadzą się zwieść tym kłamliwym zapewnieniom i będą i nadal służyć wiernie cesarzowi i ojeździe, spełniając święcie daną przysięgę i pamiętając, że dziś, jak i 500 lat temu, pod Grunwaldem, Rosjanie i Polacy wspólnie walczyli przeciw Niemcom za wolność nie tylko rosyjskich, lecz również polskich i wszystkich słowiańskich ziem.

« Polacy mogą być pewni, że wielka Rosja będzie prowadziła wojnę do ostatecznego swego zwycięstwa nad Niemcami, i że pozostali wiernymi swej przysiędze mieszkańcy spustoszonej przez nieprzyjaciela obszarów, po skończeniu wojny, powrócą spokojnie do stron ojczystych. Poreką jest uroczysta obietnica Jego Cesarskiej Mości, iż nie zawrze pokoju prędzej, zanim ostatni żołnierz nieprzyjacielski nie będzie wygnany z granic państwa.

Rozkaz ten polecam odczytać we wszystkich kompaniach, szwadronach, baterjach i oddziałach.

Podpisał:

Generał-adjutant, BRUSIŁOW.

ROZKAZ GENERAŁA EWERTA

Równocześnie z powyższym, głównodowodzący armjami frontu zachodniego, generał Ewert, ogłosił następujący, nie mniej charakterystyczny, rozkaz dzienny. (Tekst według Mińskiej Gazety):

« Badając historję narodów słowiańskich, trudno nie zwrócić uwagi na to, że, w przeciągu wielu wieków najgorszym, bezwzględny wrogiem Słowian były Niemcy. Widzimy ustawiczne dążenie ich do podboju i ujarzmienia małych i najbardziej słabych członków rodziny słowiańskiej, a następnie do uporczywego, i okrutnego niszczenia wszystkiego, co stanowi duszę i charakter podbitego narodu, celem zatarcia jego indywidualności i zgermanizowania go.

« Fatalną rolę odegrali Niemcy i w losie Polski i narodu polskiego. Nie mając możliwości własnymi siłami rozprawić się z Polakami, król Fryderyk Pruski, w przeciągu kilku lat, wpływał na swoich sąsiadów, wykazując im konieczność rozstrzygnięcia losu państwa polskiego i, tylko dzięki temu, doszedł do skutku pierwszy rozbiór Polski. Wybitni patrioci polscy, uczeni i pisarze jednogłośnie przyznają, że upadek Polski przede wszystkim potrzebny był właśnie Prusom.

« Niemające granic okrucieństwo, bezwzględność i bezustanne wiarołomstwo zawsze były charakterystycznymi cechami tego przyrodzonego wroga Słowianstwa.

« I teraz, gdy Niemcy rzucili się na wybraną przez siebie kolejną ofiarę, usiłując zmiążyć i zniszczyć słabą i małą Sербję, Rosję, a za nią wszyscy jej przyjaciele i sprzymierzeńcy wystąpili w obronie prawa i sprawiedliwości, w obronie uciskanych narodów słowiańskich.

« Od pierwszych dni wojny, postawiliśmy sobie za zadanie oswobodzenie ziem polskich, zagarniętych przez Austrię i Niemcy i utworzenie, pod

berłem Cesarzy rosyjskich, na podstawie autonomji, zjednoczonej Polski, z pozostawieniem jej swobodnego rozwoju swego narodowego, kulturalnego i gospodarczego życia, przy zachowaniu wspólnej z Rosją państwowości.

«Przeciągająca się wojna przeszkodziła niezwłocznie urzeczywistnieniu tego stanowczego i niezłomnego postanowienia.

«Z tej okoliczności skorzystali, z właściwym im wiarołomstwem, nasi odwieczni wrogowie — Niemcy i, 23 października r. b., ogłosili oni o utworzeniu z tymczasowo zajętych przez nich gubernji Królestwa Polskiego wolnego państwa, z formą rządu konstytucyjno-monarchiczną.

«Rachuby ich i plany są zupełnie zrozumiałe. Z jednej strony — mieli oni nadzieję, podburzając Polaków, wytworzyć u nas wewnętrzne trudności i komplikacje, z drugiej zaś strony — przeciągnąć ich na swoją stronę.

«Skąd ta sympatja Niemców do Polaków, jakżć utajony cel ich kroku, który wywołał oburzenie całego świata brutalnym naruszeniem prawa międzynarodowego i zwyczajów?

«W tem właśnie okazał się ich odwieczny podstęp: liczą oni na to, że, pokłóciwszy Polaków z Rosją i jej sprzymierzeńcami i zapewniwszy sobie ich zaufanie, na zawsze będą mogli zapewnić sobie panowanie nad zagarniętymi przez nich poprzednio ziemiami polskimi i równocześnie, pod pozorem stworzenia armji polskiej, będą mogli dokonać poboru Polaków do szeregów swoich wojsk, żeby rzucić ich potem z bronią w rękę na swoich oswojonych, na swoich synów, braci i ojców.

«Głosa o tem otwarciu niemieccy posłowie w mowach, wypowiedzianych w izbach prawodawczych, potwierdzają to również wszystkie gazety niemieckie.

«W ten sposób Niemcy kładą swoją ciężką rękę na Polsce, w nadziei zburzenia ich marzeń o jasnej przyszłości i to w takim czasie, gdy nadzieja ta była już bliska urzeczywistnienia.

«Nie dość, że popychają oni Polaków do walki bratobójczej, usiłują skłonić ich do pogwałcenia przysięgi dokonania najbardziej podłego przestępstwa — zdrady. Nie czem innym bowiem jak zdradą pogwałceniem przysięgi, złożonej przed krzyżem i Ewangelją świętą na wierność Cesarzowi i Ojczyźnie, byłoby wstąpienie albo przejście Polaków do niemieckich lub utworzonych przez wroga polskich wojsk.

«Zrozumiałe jest, że, oprócz niezmytej hańby i pogardy, osoby takie, po wygnaniu wroga z granic państwa, oczekiwałyby i załuzona przez nich surowa kara, ponieważ nazwiska ich, jak i miejsce zamieszkania, byłyby wiadome. Teraz zaś, podczas wojny, przy pojmaniu ich na polu walki, nie będzie można inaczej do nich się odnosić jak do godnych pogardy zdrajców-buntowników, którzy, z bronią w rękę, powstali przeciw swojemu Monarsze i państwu. Oto co, pod pozorem troski o szczęście Polski, przygotowują dla Polaków Niemcy. Wszystko to jeszcze raz stwierdza, że wróg nasz, dla osiągnięcia swoich celów, nie cofnie się przed żadnymi środkami, nie oszczędzając i nie uznając nie świętego, Winniśmy o tem zawsze pamiętać.

«Nie należy zapominać i o tem, że projekt niemiecki utworzenia państwa Polskiego z chwilowo zagarniętych naszych gubernji jest dowodem jak ciężka jest sytuacja wewnętrzna naszych wrogów, którą pogłębia jeszcze prawie zupełny brak ludzi dla uzupełnienia ubytków ich armji.

«Znaczy to, że dzień naszego zupełnego zwycięstwa i ich nieuniknionej klęski zbliża się.

«Rozkaz ten należy odczytać we wszystkich rotach, eskadronach, secinach, baterjach i komendach»

Podpisał Głównodowodzący armjami, generał adjutant, Ewert.

NEKROLOGJA

† Ze Lwowa donoszą nam, że, w dniu 2 bm. zmarł tam nagle senior malarzy lwowskich, Seweryn Obst, zasłużony twórca pejzażów karpaccich, który w historii malarstwa polskiego zajął zaszczytną kartę. Śmierć zaskoczyła sędziwego artystę w gmachu wydziału krajowego, gdy przybył po odbiór należnej emerytury.

Urodzony w r. 1847, w górskiej wsi Berezów Średni, po odbyciu studjów średnich, poświęcił się malarstwu i wyjechał na studia do Wiednia,

gdzie kolegował z Grotgerem, Grocholskim, Leopolskim, Loefflerem i innymi. Wybitny talent artysty zjednał mu niebawem uznanie w stolicy, gdzie mu powierzono illustrowanie kilku pism. Powróciwszy do kraju, poświęcił się pejzażowi swojskiemu, wprowadzając pierwszy na tle pejzażu karpacciego postacie huculskie. We Lwowie przebywał śp. Obst od przeszło lat trzydziestu, niezwykle popularny na bruku stolicy. Przed dwoma laty, urządził Obst wielką wystawę zbiorową swej pięćdziesięcioletniej działalności malarskiej. Muzea krajowe posiadają cały szereg dzieł zmarłego artysty-malarza, tak w zakresie sztuki stosowanej, jakoteż rodzajowej. Wojna podcięła spokojną jesień życia starca. Chylił się też coraz bardziej, posmutniał, tracił dawną rzeźkość swą, humor złoty. Z Obstem odszedł jeden z najsympatyczniejszych polskich malarzy — ubyła stolicy postać dziwnie piękna.

Ostatnie lata życia spędzał w domu fundacji Domsa. Na bruku lwowskim była to jedna z postaci świata malarskiego najsympatyczniejszych i najpopularniejszych.

† W sztukę polską bije cios po ciosie. W ostatnich dniach straciła ona dwóch wybitnych przedstawicieli dawnej szkoły polskiego malarstwa. — We Lwowie zmarł Seweryn Obst, w Warszawie zaś, niemal równocześnie z nim, zgasł senior malarzy tamtejszych, Kazimierz Alchimowicz.

Są w sztuce polskiej minionego okresu postacie, które z talentem twórczym łączą najszlachetniejszy idealizm ducha. Jednym z takich był Kazimierz Alchimowicz, Litwin z pochodzenia, z sercem uczucia Polak najgorętszy, którego działalność malarska była jednym nieprzerwanym ciągiem porywów ku wskrzeszeniu dziejowej lub obyczajowej przeszłości Polski. Promieniował od niego dziwny kontrast w zestawieniu z dążeniami i programem młodej generacji. Malarstwo uważał za postannictwo ducha i pracę ideową, powołaną do współpracy nad odbudową ojczyzny. Był poważnym artystą twórcą, który w pedzel swój przelał uczucia i myśli Polaka, oraz obowiązki obywatela kraju.

Urodzony w roku 1838, w Dzieńbrowie, na Litwie, po atkwo kształcił się w Wilnie, następnie wstąpił do korpusu kadetów skąd wyszedł ze stopniem oficera. Pięć lat spędził za Uralem, gdzie rozpoczął szkicować z natury, przygotowując się w ten sposób do przyszłej działalności. W r. 1868, osiadł w Warszawie i zapisał się do szkoły rysunkowej, w której kształcili się równocześnie z nim Wilhelm Kot rbinski, Pius Weloński, Chełmoński, Czachórski, Brochocki, Szyncler, Szwojncki i w. i. Równocześnie pracował u Gersona. Gdy pierwsze jego obrazy, wystawione w Krakowie około roku 1873 doznały powodzenia, wyjechał Alchimowicz do Monachium i tam, pod kierunkiem głośnego prof. Wagnera, dopełnił swego malarskiego wykształcenia. Dwa brązowe i jeden srebrny medal uwieńczyły jego sukcesy akademickie. — Z Monachium pośpieszył do Paryża, gdzie wystawił pierwszy większy obraz z dziejów Litwy, «Lizdejko i Pojata» i «Dziewczynkę czytającą». — W roku 1879, osiadł w Warszawie i rozpoczął czynną gorączkową działalność malarską. Na wystawach w Paryżu 1889 w San Francisco i we Lwowie 1893 zdobywał nagrody i medale, a warszawskie Tow. Zachęty Sztuk Pięknych przyznało mu nagrodę za «Karlińskiego».

Jako uczeń Gersona, przejął od mistrza swego zamiłowanie do historycznego malarstwa, poczucie stylu i sumienne studjum rysunkowe. Obrazy jego, z których «Śmierć Margiera», «Pogrzeb Giedymina», «Kasper Karliński» i «Michał Gliński w więzieniu» największe zdobyły uznanie, posiadają polot poetyczny, harmonię barwną, a w technice wdzięk i wirtuozerję, która mu pozwalała ogarniać rozległą skalę twórczości, od scen rodzajowych do szerokich kompozycji historycznych.

Obrazy «Pogrzeb na Uralu», «W kopalni», «Na Syberji» były dziełami illustracjami chwili, której artysta był bohaterem, zanim stał się jej plastycznym kronikarzem. W roku 1913, uczcił Warszawa ś p. Alchimowicza pięknym obchodem 50-lecia jego działalności artystycznej, niosąc mu hołd zastużony. Ze śmiercią ś. p. Alchimowicza schodzi do grobu ostatni z plejady historycznego polskiego malarstwa.

† Ze Lwowa donoszą: Znana literatka i autorka pism dla młodzieży, wielce zasłużona około sprawy wychowania młodego pokolenia — Zofia Mrozowicka, zmarła tu, w dniu 10 bm. Imię zmarłej autorki i przyjaciółki dziatwy, długoletniej redaktorki «Wieku młodego» wplatało się przez długie lata w pamięć młodocianych umysłów. Była ona przedstawicielką nietylko dążeń wycho-

wawczych, ale dążeń uszczęśliwiania i radowania duszy dziecięcej, a cel ten stałe przyświadczał programowi «Wieku młodego», który redagowała wspólnie ze swą siostrą Ireną do r. 1903, poczem sier pisenka objęła p. Bruchnalska.

śp. Mrozowicka pochodziła z zamożnych sfer obywatelskich. Przybywszy, po stracie majątku, do Lwowa, oddała się pracy nauczycielskiej, zyskując sobie niebawem ogólną miłość i uwielbienie młodzieży. Ogromnie czynną i owocną akcję rozwijała też w latach 1907/6 w sympatycznym stow. «Chórów włościańskich», układając teksty do pieśni patriotycznych, zamieszczając artykuły w «Poradniku dla teatrów i chórów włościańskich», jeżdżąc po wioskach i przygotowując obchody rocznic narodowych.

† Marja z hr. Grabowskich hr. Kazimierzowa Czapska zmarła 19 b m. w. Więckowicach w W. Ks. Poznańskim, w 79 roku życia. Pogrzeb odbył się 23 z. m. w Grylowie.

† Józef Machnikowski, włościanin, weteran z 1848 r., zmarł w 92 r. życia w Gogulkowie pod zninem, w W. Ks. Poznańskim. Bratem zmarłego był ś. p. ks. kan Machnikowski w Królestwie Polskiem, tak samo dzielny patriota jak umarły weteran z wojny polskiej przeciwko Prusakom.

† W Częstochowie, zmarł, w 56 roku życia, Karol Zawada, założyciel byłej szkoły ogrodniczej w Częstochowie i prezes towarzystwa ogrodniczego.

† W Grzbieńsku, w W. Ks. Poznańskim, zmarł dnia 20 z. m. Marcin Dudarski.

† W Poznaniu, zmarł dnia 19-go z. m. emerytowany nauczyciel Ignacy Przybysz, przeżywszy lat 64.

† Jan Nep. Piński, weteran z 63 roku, zakończył życie w Poznaniu 25-go z. m., przeżywszy lat 76.

OFIARY

Nadesłano do Administracji «Polonii» następujące dary:

Dla Ofiar Wojny w Polsce:

WPP: Za pośrednictwem p. Karasia, Polacy z Châteauroux, 11 fr.; — Wincenty Siąkowski, 2 fr.; — Stefan Reyer od Rodaków z Beaulieu, 68 fr. 50 cent.; — L. Kowalski z Londynu, 22 fr.; — Za pośrednictwem ks. Michała Piaszczyńskiego z Beaulieu, podatek dobrowolny z Beaulieu i Saint-Etienne, 52 fr.; — Polacy z Brunadières, 8 fr.; — Jeńcy Polacy z wojska niemieckiego w Beaulieu, za pośrednictwem Andrzeja Webera, 252 fr.; — M. Gros z Tuluzy, 20 fr.; — Razem nadesłano, 435 fr. 50 cent.

Łącznie z ogłoszonymi w numerze I «Polonii» (47, 58 fr. 40 cent.) zebrano dla Ofiar wojny w Polsce 17.493 fr. 90 cent.

Na Fundusz Sierot imienia Henryka Sienkiewicza:

WPP: Helcia i Anielcia Jankowskie, 5 fr. 15 cent.; — Michał Tyszkiewicz, 500 fr.; — Prof. Fr. Kozłowski z Tuluzy z esprzedazy pocztówek 60 fr. — Razem nadesłano 565 fr. 15 cent.

Łącznie z ogłoszonymi w numerze I «Polonii» (86 fr. 75 cent.) zebrano na Fundusz Sierot imienia Henryka Sienkiewicza, do dyspozycji Komitetu Generalnego w Vevey, 651 fr. 90 cent.

KRONIKA PARYSKA

♦ Jutro.

Jutro, w niedzielę, dnia 28 stycznia, w Kościele Polskim, o godzinie 10 i pół rano, nabożeństwo uroczyste, jako w rocznicę Powstania styczniowego.

♦ Zebrania i odczyty.

Jutro, w niedzielę o godzinie 2 i pół po południu, w sali Colarossi, odbędzie się urządzony staraniem Uniwersytetu ludowego, odczyt p. Jana Stróżeckiego o Polakach na Syberji.

♦ Obchodu styczniowego nie będzie.

Zawieszony od czasu wybuchu wojny obchód rocznicy Powstania styczniowego a urządzany przez Związek Wychodźstwa Polskiego i Towa-



rzystwo byłych uczniów Szkoły Polskiej, i w tym roku, nie odbędzie się.

Z okazji tej rocznicy zasyłamy wszystkim Weteranom tego pamiętnego roku życzenia sił, zdrowia i doczekania chwili wyzwolenia Ojczyzny.

◊ Gdzie pochować zwłoki Sienkiewicza?

Czasopisma francuskie zamieściły telegram, donosząc, iż życzeniem jest osieroconej Rodziny Dostojnego Pisarza, aby zwłoki jego spoczęły w grobach rodzinnych w Warszawie.

Chylimy czoło przed tą decyzją, aby prochy Znakomitego Obywatela wrócić do Warszawy, sercu Polski, miastu ukochanemu, w którym tyle przeżył i dobrych i ciężkich chwil a które tyle było najbliższym, najbardziej ukochanym...

Jeżeli jednak wolno myśl inną rzucić...

Grobowiec Henryka Sienkiewicza pragnęlibyśmy mieć na tej ziemi, którą mu Naród polski złożył w darze. Tam, na Ziemi Kieleckiej, w pobliżu gór święto-Krzyskich, gdzie lud pracuje zbożny a na tradycje zawzięty, tam, w tem malowniczym zakątku, grobowiec Henryka Sienkiewicza byłby arką przymierza, miejscem pielgrzymek, pomnikiem wiecznotrwałym i tam duch potężny zmarłego poglądał by z radością na łany zbóż, na doliny, na lasy, na dworki rozsiadane wśród lip i na to wszystko, co życia jego było miłowaniem.

Straznikiem grobowca Sienkiewicza byłby lud polski. Grobowiec ten by ludowi temu królował a symbolem swym milionom by przewodził.

◊ « Gwiazdka » dla Żołnierzy.

Druga lista Żołnierzy-Polaków, którym, z okazji świąt Bożego Narodzenia, Komitet Rannych wysłał bądź przekazy pieniężne na drobne zapomogi, bądź je doręczył, bądź paczki wyprawił:

Żołnierze: Dubski, Dudziak, Burnuk, Niesiołowski, Skupieński, Kniza, Aubry, Ossowski, Gawryluk, Stefan Gruszka, Matuszewski, Saskowski, Kosiak, Bukowski, Czerniejewski, Swinarski, Swiński, Dutka, Radliński, Brodziak, Munz, Światalski, Kaidziński, d'Abancourt, Iwancow, Gula Szymon, Rembelski, Żerdziński, Pełka, Smogorzewski, Batkiewicz, Banach, Cukoria, Ścieżka, Tiergartner, Słobodzian, Żurawski, Zychewicz, Adams, Collet, Firla, Gruber, Moszyk, Kaczmarek, Orłowski, Kwiatkowski, Dudek, Wołoszyn, Dymit, Radowski, Szewczyk, Piechociński, Dąbrowski Adolf, Bersin, Wesołowski, Muger, Moryc, Wyroba, Szuro, Piłat, Bartlewicz, Sewek, Modras, Rack, Więckowski, Warnicki, Śledz, Bogdan, Pileczarski, Bulewski, Gruber II., Kupczyński, Herut, Wiler, Korgut, Tukała, Kossowski, Dołęgowski, Grygorowicz, Batburg, Bornstein, Bronrek, Gips, Spiro, Erenst, Augustyniak, Szyryn, Bulkiewicz, Mach, Widulski, Kasza, Lukas, Bohm, Janecki, Kaczor, Perchalski, Pawłowski, Woźniak, Gajek, Tedrowski, Kaczorowski, Chlebiński, Kotarski, Messerschmitt, Diamentowski, Gawroński, Piskorski, Dziduch, Kolski.

◊ Przypominamy.

Przypominamy wszystkim Sz. Prenumeratom « Polonii », że, z powodu podrożenia papieru, wzmoczenia się naszych kosztów wydawniczych, pomimo chęci i woli, zmuszeni byliśmy, z dniem pierwszym stycznia, podwyższyć cenę abonamentu rocznego i półrocznego.

Czyli, że, obecnie, prenumerata « Polonii » wynosi:

We Francji (Paryż i prowincja): Rocznie 15 fr.; — półrocznie 8 fr. — kwartalnie, jak dotąd, 4 fr.

Zagranicą: Rocznie 18 fr.; — półrocznie 10 fr.

◊ Premium.

Wszyscy roczni i półroczni Prenumeratorzy « Polonii », za okazaniem kwitu abonamentowego na rok 1917, mają prawo do bezpłatnego zdjęcia fotograficznego w Zakładach Artystycznych Paul Demézy, 9, avenue de la Grande-Armée (przy placu Etoile), oraz otrzymają, całkowicie bezpłatnie wielki, artystyczny portret;

bez żadnego dla się obowiązku do zamówienia większej ilości odbitek.

Premium nasze, podkreślamy to najusilniej, nie należy do rzędu znanych tego rodzaju reklam.

Zakład Artystyczny Paul Demézy należy do domów pierwszorzędnych w Paryżu.

Ustępstwo które czyni, wynika z relacji właściciela tych Zakładów z « Polonią. »

Zachęcamy gorąco wszystkich naszych rocznych i półrocznych Prenumeratorów do natychmiastowego skorzystania z tego premium, obsłużeni będą na równi z wytworną klientelą i posiadają piękny, wielki, albumowy portret bezpłatnie bez żadnego kosztu i, powtarzamy, bez obowiązku zamówienia większej ilości egzemplarzy.

◊ Revue de Pologne.

Numer styczniowy *Revue de Pologne* wyszedł z pod prasy i zawiera, między innymi, następujące artykuły: « La reconstitution de l'Europe », A. Potockiego; « Agriculture en Pologne » St. Kozickiego; « Les colonies polonaises », J. Kowalczyka a dalej szereg dokumentów, dotyczących kwestji polskiej oraz rubryki, sprawom bieżącym poświęcone.

◊ Wiadomości żołnierskie.

A. J. Budzyń-ki, sierżant 29 pułku piechoty terytorjalnej, został mianowany podporucznikiem i przeniesiony do 278 pułku piechoty linjowej.

Dr. Franciszek Śliziewicz, médecin aide-major 2 klasy, został posunięty na porucznika, médecin aide-major de 1^{re} classe.

Michał Kossowski, artysta-skrzypek, powołany przez ostatni ukaz mobilizacyjny rosyjski, zaciągnął się do korpusu ekspedycyjnego rosyjskiego we Francji i zaliczony został do jednego ze sztabów.

Jan Olszewski, Wolontariusz, cytowany już sześć razy w rozkazach dziennych, towarzyszy broni sierżanta Rodzyńskiego, przebywa na urlopie kilkodniowym w Paryżu.

◊ Wypadek.

P. Stanisław Szuszkowski, weteran roku 1863, uległ ciężkiemu wypadkowi przejechania przez wóz mleczarza. Rannego umieszczono w szpitalu « Charité ».

P. Szuszkowski liczy w tej chwili 76 rok życia.

◊ Rezultat z przedstawienia « Jasełek ».

Towarzystwo podatkowe pracującej kolonii komunikuje nam sprawozdanie finansowe z przedstawienia « Jasełek ».

Dochody wyniosły: za bilety 2.089 fr. 80 cent.; — nadatki 37 fr., gotówką; i złote spinki, dar A. Begey'a wartości 58 fr.; — bufet i programy 259 fr. 60 cent., razem dochody 2.444 fr. 40 cent.

Wydatki na światło, opał, obsługę, druki, pocztę dorozki i napiwne 444 fr. 25 cent.

Czysty dochód 2.000 fr. 15 cent.

« Jasełka » więc należą do najpomyślniejszym rezultatem uwiecznionych zebrań.

◊ Sprostowanie.

Do zamieszczonego w numerze ubiegłym nekrologu ś. p. Jana Turka, Wolontariusza, zakradła się pomyłka, poległ on bowiem nie w Marokku, jak błędnie nam podano, lecz na froncie, we Francji.

◊ Prosimy.

Z pośród osób, które zamówiły u nas egzemplarze « Polonia-Noël » po cenie subskrypcyjnej, jeszcze kilkanaście ich podotąd nie odebrało. Prosimy spóźnionych o rychłe zgłoszenie się, w przeciwnym razie przywilej subskrypcyjny dla nich ustanie.

◊ Odznaki polskie.

Otrzymaliśmy znów nie wielką ilość odznak polskich, emaljowanych, wysyłamy je franko po 3 fr., zagranicę 3 fr. 50 cent.

Szpilki do krawatów z orłem polskim, emaljowanym 2 fr. 50 centimów.

Są to już ostatki odznak, których wyrób, z przyczyn braku grawerów, został unieruchomiony.

MANUFACTURE DE CASQUETTES

et

CHAPEAUX PIQUÉS

en tous genres

SPALTER

10, rue de Thorigny, 10. — Paris

Bronzy do oświetlenia elektrycznego

GAZOWE LAMPY — INSTALACJE

A. BOUILLON

112, Boulevard de Belleville, 112 — PARIS

MAGAZYN

KUŚNIERSKI

CHARLES

39, rue de Moscou, 39

Pierwszorzędne modele paruskie
Ceny Umiarkowane

BIENENFELD JACQUES

KUPEJE: PERŁY, — DROGIE KAMIEŃ
— BIŻUTERJE OKAZYJNE —

PARYŻ, 62, rue Lafayette, 62

Téléph: CENTRAL, 90-10

MADRYD, 11 & 12, Puerta del Sol

ANTIQUITÉS ET OBJETS D'ART

J. BAUER

ACHAT — VENTE — ÉCHANGE

37, rue des Martyrs — PARIS

DENTS SOINS, POSE et REPARATIONS
de SUITE, Broch. gratis et franco.
Louvre Dentaire 73, Rue Rivoli
Face Samaritaine.

◊ FUTRA — WYROBY FUTRZANE ◊

REPARACJE — PRZERÓBK

S. BESTER

◊ 4, rue Richer, 4 — PARIS ◊

MARCELI BARASZ

35, RUE EUGÈNE CARRIÈRE,
PARIS

wydawnictwo kart
pocztowych, bromo-
wych — studjów akade-
mickich; próby wysyła
za zaliczeniem.

FUTRA

HENRI HUT

66, rue de Provence, 66

WIELKIE ZAKŁADY
— OGRODNICZE —

(Właściciel: Edm. DENIZOT)

polecają:

WSZELKIE DRZEWA OWOCOWE,
OZDOBNE, FORMOWANE, etc.

Cenniki na żądanie darmo i opłatnie

Adres: E. DENIZOT

Grandes Pépinières — MEAUX

(Seine-et-Marne)

FOURRURES & PELLETERIES

E. FISCH

48, rue Grenéta — PARIS

Librairie GARNIER Frères

6, Rue des Saints-Pères, Paris (VII^e)

Słownik Francusko-Polski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawny w płótno miękkie, 32^e 2 fr.

Słownik Polsko-Francuski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawny w płótno miękkie, 32^e 2 fr.

Dwa wymienione słowniki, oprawne w jeden tom, w skórę miękką, cielecą. 4 fr. 50 cent.

Wysyłka pocztą za dopłatą 10/0.

Do nabycia we wszystkich księgarniach i w Administracji « Polonii ».

LE GÉRANT: P. NEVEU

PARIS.— IMP. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES.